Les réclamations de la conscience religieuse dans le sein du parti libéral

Autor(en): **Astié, J. -F.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **9 (1876)**

PDF erstellt am: **03.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-379193

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LES

RÉCLAMATIONS DE LA CONSCIENCE RELIGIEUSE

DANS LE SEIN DU PARTI LIBÉRAL [1]

I

En commençant cette année, la neuvième de notre existence, nous avons la bonne fortune singulièrement rare de pouvoir apporter de bonnes nouvelles à nos lecteurs.

Ce n'est pas à dire toutefois que nous soyons à la veille de réaliser bien des progrès qui nous tiennent à cœur. Le nombre de nos abonnés se maintient à un chiffre trop peu élevé pour nous le permettre. Si les collaborateurs ne nous font pas défaut, la liberté d'introduire des articles originaux dans notre *Revue* n'a pas encore provoqué l'initiative désirable chez un nombre suffisant d'hommes d'étude pour répondre aux exigences d'une périodicité plus rapprochée. Comme par le passé nous continuerons donc notre œuvre éminemment modeste et désintéressée, jusqu'à ce qu'un concours plus général et plus actif nous permette de répondre mieux aux exigences de la situation.

On trouvera sans doute qu'il faut assez de complaisance pour parler de bonnes nouvelles dans une pareille condition de nos affaires. Si l'on veut néanmoins se rappeler que nous sommes demeurés fidèles à l'idée première de cette publication qui a été de fournir un organe aux hommes qui étudient en dehors de toute préoccupation d'école et de parti, peut-être reconnaîtra-t-on que nous avons quelque droit de nous réjouir. Ce

[1] *Quelques réflexions sur la crise de l'église réformée de France.* Lettres à M. Edouard Sayous, par Maurice Vernes, docteur en théologie. Paris 1875.

n'est pas après avoir parcouru la liste de nos abonnés, constaté l'état de notre portefeuille et fait notre caisse, que nous venons parler de bonnes nouvelles; en spiritualistes incorrigibles, perdus dans une génération revenue de ce travers, nous n'avons interrogé que les signes des temps. Une seule chose est nécessaire ; le réveil parmi nous d'un sérieux intérêt pour les études théologiques et philosophiques ; tout le reste ne peut manquer d'être donné par dessus, soit à nous, soit à d'autres. Céderions-nous peut-être à un optimisme qui n'est guère dans nos habitudes, en supposant que cette ère nouvelle est moins éloignée aujourd'hui qu'il y a une année ?

Deux faits principaux ont amené la période de lassitude, d'indifférence et de stérilité que nous venons de traverser. Après les tentatives malheureuses qui avaient eu pour résultat de désintéresser du christianisme et même de la religion bien des hommes se donnant comme les champions d'une rénovation théologique, chacun s'était retiré sous sa tente de peur de s'exposer à pareil accident. Par une fâcheuse coïncidence, l'esprit de parti avait tout à coup pris un développement extraordinaire. D'un bord comme de l'autre, à droite comme à gauche, on déployait un zèle ardent pour faire triompher la cause dont on affirmait avec assurance l'excellence, tout en s'abstenant prudemment d'y trop penser. Comment les esprits malavisés qui venaient parler de science indépendante, désintéressée ne seraient-ils pas démeurés isolés en présence de partis absorbés par les exigences de la vie pratique, d'armées occupées à s'entre-déchirer?

La vérité, ainsi que cela se pratique souvent, pourrait être redevable d'un nouveau triomphe non pas à sa valeur intrinsèque, mais à l'excès du mal. Tout à coup, à la veille de l'action décisive, alors qu'on paraissait être en droit de s'y attendre le moins, voilà qu'un parti tout entier est invité par la voix compétente d'un docteur à confesser ses fautes et à reconnaître qu'à divers égards il a fait fausse route. Nous ne serions pas surpris que cette diversion provoquât des colères chez les stratégistes de gauche et une joie mal contenue chez les adversaires. Dans un camp comme dans l'autre, on se fait illusion;

il ne faut ni se réjouir, ni se lamenter à la pensée que le parti libéral est à la veille de se dissoudre ; il convient au contraire de se féliciter hautement de ce qu'il est mis en demeure de se renouveler et de se transformer, pour être mieux en mesure de remplir le rôle qui lui appartient dans notre rénovation théologique. Nul ne lui ravira la gloire d'avoir été le premier, lui, pauvre péager, à sentir qu'il y avait des fautes à confesser.

Disons-le bien haut, un renouvellement radical lui était plus indispensable qu'au parti contraire. En effet, en dépit de son nom et des apparences, il s'était encore moins modifié depuis trente ou quarante ans que l'orthodoxie. On ne manquera pas de nous renvoyer au nouveau libéralisme datant de 1850, beaucoup plus négatif et scientifique que l'ancien qui remonte aux premiers jours du Réveil. Mais ces deux branches de l'école avaient un point commun qui était toujours demeuré le cri de ralliement du parti: le libre examen. Sous les larges replis de ce drapeau indécis, avaient fini par s'abriter les opinions les plus hétérogènes, les plus contradictoires. Tenant infiniment plus à la méthode qu'aux résultats, on ne s'aperçevait pas que, tout en se faisait scrupule de répudier les esprits légers et frivoles qui souvent tournaient en ridicule les choses saintes, sous prétexte de les examiner, on rompait successivement avec la révélation, avec le christianisme, avec la simple morale et le spiritualisme le plus élémentaire.

« J'estime, dit M. Maurice Vernes, que la théologie moderne, — si depuis dix ans tout travail n'avait cessé dans son sein, et si elle ne s'était bornée à se répéter, — j'estime, dis-je, que la théologie moderne, poussant plus avant dans la voie où elle avait marché si rapidement et dépourvue de tout contre-poids par son *subjectivisme* effréné (qu'elle décore du nom pompeux mais aussi vide, aussi antiphilosophique que sonore, de souveraineté de la conscience religieuse), n'avait plus que peu de chemin à faire pour ébranler la foi à l'immortalité personnelle, pour jeter des doutes sur la doctrine de la personnalité divine, pour réduire enfin la personne de Jésus à un minimum d'importance, qui aurait tout au plus autorisé le nom de théisme chrétien ou de théisme christianisé. Dieu soit loué de ce que ce

mouvement fougueux se soit tout à coup apaisé ! car, un pas de plus, et le schisme devenait nécessaire. »

Ajoutons que M. Maurice Vernes n'a pas connu toute la profondeur du mal auquel il allait chercher si courageusement à porter remède. Hélas ! le schisme est déjà effectué sinon dans les faits, du moins dans les idées. Grâce au voisinage du panthéisme et du matérialisme de l'Allemagne, le libéralisme en Suisse a de beaucoup devancé celui de France. Voici le bilan de l'école tel qu'il est solennellement dressé par un organe autorisé. On signale d'abord jusqu'où peut aller la diversité dans le sein du parti. « Il est vrai que nous, libéraux, nous n'avons pas tous la même dogmatique, nous pouvons différer sur le miracle, sur la Bible, sur Jésus, sur le culte, sur l'église, sur la religion, sur Dieu même. Parmi nous se trouvent des gens religieux au point de vue ecclésiastique et d'autres qui le sont peu ou pas du tout. Certains d'entre nous admettent une révélation particulière et unique déposée dans la Bible, d'autres n'admettent que la révélation universelle, d'autres n'admettent peut-être rien qui ressemble à une révélation quelconque. Certains d'entre nous croient peut-être à la Trinité et certains autres restent peut-être à peine persuadés qu'il y ait un Dieu conscient et réel. »

On remarquera l'absence complète de l'idée de salut et de rédemption par Jésus-Christ qui est la doctrine fondamentale de la théologie moderne. Serait-ce peut-être que les libéraux n'en sont plus à discuter sur ce point capital, mais qu'ils s'accordent à l'omettre comme étant sans importance ?

On serait vraiment tenté de le supposer en voyant ce qui nous est donné comme le côté positif du *credo* de l'école. Tous les libéraux catholiques ou protestants s'accordent à dire : « Je crois au progrès, je crois à la liberté, je crois à la démocratie, je crois aux droits de toute conscience, je crois à la raison et je respecte la science. »

Grâce à ce *credo*, l'union entre les libéraux « est puissante, elle repose sur le roc de l'unité spirituelle et vivante. » Spirituelle si l'on veut, mais en tout cas pas religieuse : le christianisme et la religion brillent en effet par leur absence dans ce

programme; un démocrate d'Athènes ou de Rome aurait pu en dire autant, et le parti libéral se trouve placé en fait de religion plus bas que la franc-maçonnerie qui, tout en prétendant rester neutre, professe croire au Grand Architecte de l'univers.

Et cette incartade d'enfants terribles n'a pas provoqué la moindre protestation au sein du parti. Au nom de quoi protester en effet lorsqu'on n'admet qu'un seul principe ferme, la méthode du libre examen? Si par aventure quelque libéral s'avise de nier la liberté, le progrès ou la démocratie, on reléguera ces articles parmi ceux sur lesquels on diffère et il ne restera plus comme unique lien que les droits de toute conscience et les deux sœurs inséparables, la raison et la science, divinités du moment que l'on adore avec d'autant plus de ferveur et de recueillement qu'elles sont enveloppées de voiles et se dérobent dans un lointain plein de mystère. Si, moins timides, les libéraux de Genève consentaient à entretenir avec leurs divinités favorites un commerce plus habituel et plus intime, ils ne manqueraient pas d'en recevoir maintes confidences précieuses : la raison leur crierait qu'il est absurde de vouloir constituer un parti religieux sans religion; la science leur apprendrait que les belles choses qu'on célèbre aujourd'hui au bout de notre lac comme de grandes nouveautés et le dernier mot du progrès sont des vieilleries empruntées au XVIII[e] siècle allemand que les plus grands philosophes de notre âge ont poursuivies de leurs impitoyables sarcasmes et qui, aujourd'hui encore, au delà du Rhin, sont honnies par les libéraux scientifiques qui se donnent la peine de penser et de réfléchir.

Mais il y aurait de l'injustice à insister : les libéraux genevois ne sont pas en effet seuls responsables de la victoire inattendue qu'ils célèbrent avec une joie aussi bruyante que naïve. Ils se sont admirablement acquittés d'une mission que personne ne leur enviera. Les physiciens en sont encore à se demander s'il est possible d'arriver à un degré de froid absolu. Les libéraux du bout de notre lac ont prouvé pratiquement que l'on peut continuer à se donner comme un parti ecclésiastique alors que le thermomètre religieux est décidément arrivé au froid absolu. Le peuple de Genève, qui ne se croit pas

moins spirituel que celui de Paris, estime comme ce dernier que le monde entier est tenu d'admirer tout ce qu'il fait. La galerie profite en effet de la leçon comme faisait la jeunesse de Sparte à la vue des ilotes.

La brochure de M. Vernes ne pouvait venir plus à propos. Sans cette énergique protestation, le parti tout entier aurait pu être rendu responsable de pareilles fantaisies. Le point le plus profond de l'abîme ayant été atteint, il ne restait plus qu'à se relever par un effort énergique ou à périr. Espérons, dans notre intérêt à tous, que mis en demeure de se transformer radicalement, le parti libéral ne faillira pas à la tâche. Il paraît difcile que les paroles de M. Vernes ne trouvent pas de l'écho dans le cœur des hommes sérieux, religieux qui depuis longtemps doivent souffrir des allures que les esprits négatifs ont imposées au parti. Quelques personnes ne veulent voir dans le libéralisme qu'une négation qui méconnaît les besoins religieux les plus élémentaires, et laisse passer inaperçues les leçons les plus claires de l'histoire. D'autres voient dans cette école un fait trop général et trop important pour que, chez les meilleurs du moins, il n'ait pas sa raison d'être dans le besoin de réagir en faveur de quelque grande vérité morale et religieuse méconnue par l'orthodoxie. Tout le monde sera heureux de voir la tâche de ceux qui soutiennent cette dernière opinion facilitée par l'attitude que le parti libéral prendra en face de la courageuse mise en demeure de M. Maurice Vernes. L'école qui se piquait d'être le moins exclusive n'a que trop longtemps vécu exclusivement de la maxime du libre examen. Les hommes étrangers à la religion, qui assistent en spectateurs désintéressés aux débats entre les orthodoxes et les libéraux, signalent depuis longtemps tout ce qu'elle a de fallacieux et de vide ; les faits récents rappelés plus haut se chargent à leur tour de montrer où elle conduit. Le parti est arrivé au moment où il doit se dissoudre, s'il n'a la vitalité suffisante pour se transformer en donnant la prépondérance aux éléments positifs qu'il porte dans son sein. Ce sera le moyen de devenir plus religieux et plus chrétien, plus franchement libéral aussi, car rien ne sent plus l'étroitesse et l'intolérance que cette disposition à railler

toute foi positive pour s'incliner respectueusement devant la première négation venue que tel esprit frivole donne comme fruit du libre examen dont il n'abuse pas. En faisant cette évolution, le parti libéral abandonnerait les froides et vides régions de la libre pensée, dans lesquelles il a failli se perdre, pour reprendre la place légitime qui lui revient dans la grande famille protestante, et concourir à la solution de la crise actuelle.

M. Maurice Vernes rappelle en effet un lieu commun connu de tous ceux qui ont consenti à étudier la question et dont le parti libéral n'a pas encore su faire son profit. L'histoire s'inscrit en faux contre « les appréciations superficielles qui prétendent voir dans le grand mouvement religieux dont nous sommes issus la revendication du libre examen, de la foi individuelle, de la liberté de conscience et que sais-je encore? Ce sont là des idées philosophiques assez modernes, dont l'énoncé aurait singulièrement étonné nos pères. Il y a eu, je le veux bien, une partie de tout cela dans la réforme, mais la réforme n'a pas été cela. »

Un moment, au début du Réveil, alors que les orthodoxes prétendaient rétablir les confessions de foi du XVI^e^ siècle, la revendication du libre examen a pu avoir sa légitimité. Mais le parti s'est obstiné à vivre pendant un demi-siècle sur cette unique idée, sans s'apercevoir que les adversaires s'étaient profondément modifiés et que le terrain de la lutte avait été à tant d'égards changé. Il y a plus: la revendication exclusive du libre examen a fini par inspirer une sainte horrreur pour toute définition de foi positive.

Nous arrivons ainsi au second reproche que M. Vernes adresse à son parti. « Ce qui a compromis, dit-il, ce qui a failli perdre l'œuvre du protestantisme libéral, ç'a été à mon sens principalement son dédain de la dogmatique. Il avait eu, dans le principe, le souci de justifier devant l'intelligence les postulats du sentiment religieux, d'établir une philosophie religieuse qui fût l'exposition rationnelle et systématique de la foi. Il y a bientôt renoncé pour s'en tenir aux lieux communs du spiritualisme contemporain. Puis, sous la détestable influence du vieux ratio-

nalisme, il s'est pris d'une sainte horreur pour tout ce qui ressemblait à une définition d'un point quelconque de la foi chrétienne. Toute déclaration dogmatique a été formellement honnie et déshonorée sous l'appellation de *confession de foi*, à laquelle les souvenirs d'une lutte pénible soutenue contre les partisans des anciens symboles donnaient je ne sais quel cachet odieux. Bref, on a perdu pied, l'intérêt ecclésiastique aidant. Or, pour tout homme qui réfléchit, rien n'est plus nécessaire à une réforme religieuse qu'une élaboration scientifique des points principaux de la foi qu'on veut présenter sous un jour nouveau. Cette élaboration systématique donne naissance à la dogmatique; une définition dogmatique est la forme nécessaire d'un point de foi. Quand une église se fonde, c'est un besoin pour elle que d'exprimer dans une confession plus ou moins complète la manière dont elle entend la vérité chrétienne. »

« On a vraiment honte d'avoir à prendre la défense de vérités aussi élémentaires. Ne verra-t-on donc pas que l'un des grands maux dont nous souffrons tous, tant orthodoxes que libéraux, c'est du défaut d'une dogmatique? Ce qui nous manque, c'est le cadre intellectuel où nous puissions ranger les différentes affirmations de notre sentiment religieux. Ah! l'œuvre stérile et funeste de ceux qui ne veulent plus de théologie, ni de dogmatique! Savez-vous ce qu'ils font? Ils précipitent notre décadence intellectuelle. » ·

M. Vernes à mille fois raison ; on ne saurait prononcer une parole plus vraie et plus opportune. Les sceptiques et quelques mystiques fantaisistes peuvent seuls se réjouir du dédain à l'endroit de la dogmatique. L'auteur nous paraît cependant ne pas tenir compte de deux circonstances atténuantes. D'abord, de nos jours surtout, une église nationale est un fait devant lequel on s'incline et non une théorie, une doctrine qu'on cherche à réaliser. La raison d'être de ces établissements c'est qu'on peut naître dans leur sein et y demeurer toute sa vie, sans se voir obligé de prendre parti entre les opinions théologiques qui divisent la chrétienté. Sous peine de devenir oppressives, ces églises ne peuvent avoir pour

unique dogmatique que la résultante vague ou précise des diverses opinions qui règnent dans un pays. Quoi qu'on puisse en penser au point de vue de vue de l'église idéale, les libéraux étaient parfaitement dans leur droit en se passant de dogmatique. Quand on entre librement dans une église de professants, on sait à quoi on s'engage ; elle a le droit d'exiger qu'on ne s'écarte pas de la règle. Mais une église de multitude à laquelle on appartient par le seul fait de la naissance, doit s'arranger de façon, sous peine de devenir une marâtre, à ce que tous les enfants auxquels elle est fière d'ouvrir ses bras se sentent parfaitement à leur aise dans son sein. On ne saurait trop le répéter à ceux qui s'obstinent à ne pas vouloir comprendre : il est aussi inique qu'illogique de prétendre bénificier à la fois des avantages d'une église de professants et de ceux d'une église de multitude.

Les libéraux sont dans l'erreur selon nous en se contentant d'un vague sentimentalisme religieux, mais nul n'est en droit de les expulser de l'église officielle sous prétexte qu'ils n'en partagent pas la dogmatique. Le parti qui remportera une victoire si funeste est condamné à s'ensevelir dans son triomphe. D'accord pour être avant tout nationaux et par conséquent condamnés à vivre ensemble, les deux partis auraient dû s'arranger de façon à faire le moins mauvais ménage possible. L'expulsion des libéraux par les orthodoxes ne serait pas moins inique aujourd'hui que ne l'aurait été jadis celle des orthodoxes quand ceux-ci se trouvaient en minorité. Il n'est pas de fixion légale qui tienne : en religion moins que dans aucun autre domaine, il est permis de confondre la légalité et l'équité. Et qui sait si les libéraux n'ont pas la majorité dans le pays, en dépit des quelques voix de plus que leur adversaires ont eues dans le synode ? Il faut, dans de pareilles circonstances, un courage plus qu'ordinaire pour oser pousser à l'expulsion. *Plus de concessions !* répète-t-on en chœur : on oublie seulement que pour tenir ce fier langage il faudrait être chez soi, et non dans l'église de tout le monde, dans une église de multitude qui se pique de se recruter par la naissance. Est-on assuré que les générations nouvelles, que les

enfants des hommes qui partagent aujourd'hui la foi de la majorité du synode auront les convictions de leurs pères, et, dans le cas contraire, les expulsera-t-on à leur tour? Les orthodoxes n'avaient qu'un moyen de se faire pardonner leur exorbitante prétention. Ils auraient dû se distinguer par leur zèle à réclamer du gouvernemeat qu'il ne fût fait aucun tort aux libéraux et qu'une position officielle leur fût assurée. On a trouvé plus politique de répéter sur tous les tons :

> Adieu ; j'en suis hors :
> Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts.

Et aux protestations des spectateurs impartiaux du débat on répond timidement en paraphrasant une excuse célèbre : Sommes-nous les gardiens des droits des libéraux, nous orthodoxes? En tout ceci M. Vernes ne tient pas suffisamment compte des droits incontestables de son parti. Il a pour lui non pas « la solidité juridique et des arguments d'avocat, » mais la notion même d'une église de multitude dont une faible majorité de rencontre ne peut arbitrairement changer l'essence pour la transformer en une église de professants.

La seconde circonstance qui explique pourquoi le parti libéral n'a pas de dogmatique lui fait particulièrement honneur. S'il s'est abstenu d'aborder les questions de cet ordre, n'est-ce point parce qu'un instinct sûr l'avertissait qu'en se hasardant sur ce terrain inconnu il risquait d'arriver à des résultats qui renverseraient les principes religieux les plus élémentaires auxquels on ne voulait pas renoncer? La prudence aurait ainsi amené à se réfugier par crainte de pire, dans un « sentimentalisme un peu banal dont on ornait une maigre théologie. » C'est que les résultats dogmatiques absolument négatifs auxquels étaient arrivés de bonne heure les esprits les plus hardis et les plus logiques n'étaient pas faits pour encourager. Il y a eu un moment vraiment tragique dans l'histoire de ces vingt dernières années. Il a fallu entendre tel coryphée du libéralisme célébrer comme apôtre, prophète du sentiment religieux un émule moins avancé que lui, oubliant qu'il avait de son côté hautement proclamé des résultats dogmatiques

montrant la vanité de toute religion orthodoxe ou libérale! La même plume pouvait soutenir que le rationalisme n'est pas une religion et célébrer le promoteur d'une religion exclusivement rationnelle !!

Du reste, malgré l'ultra dogmatisme pratique, le dédain de la dogmatique n'est pas moins répandu dans les rangs de l'extrême droite. Là aussi on s'inspire de la peur, on se refuse à procéder à une révision de ses conceptions intellectuelles, parce qu'on redoute de compromettre des convictions religieuses inébranlables que l'on identifie avec une théologie singulièrement problématique. Orthodoxes et libéraux honnissent à l'envi la dogmatique : le premier pour ne pas être délivré du lourd fardeau sous lequel il plie, le second pour ne pas renoncer à la gaze légère qui laisserait voir sa nudité. Et comme la peur a pour effet de troubler la vue des choses, ces frères ennemis s'accordant à imputer à la Bible, qui n'en a cure, celui ci sa dogmatique apoplectique, celui-là sa dogmatique étriquée.

Voilà comment les deux tendances extrêmes ont abouti à un commun mépris de l'histoire qu'elles sont condamnées à présenter sous le jour le plus faux. La prétention à reproduire le christianisme primitif n'est pas plus fondée chez les uns que chez les autres. Comme si on pouvait effacer arbitrairement dix-neuf siècles de développement!! Tandis que l'orthodoxie, en croyant de bonne foi faire revivre l'enseignement apostolique, ne sait le lire qu'à travers le prisme peu sûr de la dogmatique historique, le libéralisme impute à la théologie biblique les vagues lieux communs de la philosophie moderne.

M. Maurice Vernes signale, avec le respect qu'il devait à ses maîtres en fait de libéralisme, la vanité des efforts auxquels ils se sont livrés pour retrouver leurs idées favorites dans l'enseignement de Jésus et des apôtres.

« Un de nos amis, dit-il, a écrit entre autres ceci : « Le christianisme, en tant que doctrine, c'est l'amour de Dieu et des hommes, avec les sentiments et dispositions qu'il suppose et inspire, c'est cet amour élevé à l'état de religion, de principe central et seul nécessaire de la vie spirituelle. » Et ailleurs :

« Nous sommes chrétiens parce que nous professons essentiellement la religion telle que le Christ l'a conçue et prêchée en la ramenant systématiquement à cette vie intérieure dont l'amour de Dieu et des hommes est le mobile déterminant ; parce que nous sommes ainsi les disciples de celui qui a enseigné au monde cette religion d'amour, parce qu'enfin nous désirons vivre en communion d'esprit avec lui, afin de puiser dans cette association, que le temps et l'espace ne sauraient dissoudre, les forces dont nous avons besoin pour vaincre notre paresse morale et travailler à cette sanctification sans laquelle nul ne voit Dieu [1]. »

M. Maurice Vernes ajoute «ma conviction, *fruit de plusieurs années d'études* et de réflexions, » est que cet essai de transformer le protestantisme n'a pas réussi.

La prétention de M. Colani de donner une base historique au libéralisme en retrouvant les principes de cette école dans « la prédication du royaume » n'a pas mieux réussi. « Quand j'ai dû pour ma part, dit M. Maurice Vernes, reprendre avec une intention un peu différente les principaux points traités par M. Colani, je me suis vu obligé, malgré les vives sympathies que j'avais pour ses conclusions, je me suis vu, dis-je, obligé par une *longue et patiente étude* à rejeter absolument son système. La notion du royaume de Dieu d'après Jésus tient si fortement à son temps et aux circonstances de son époque, elle est si immédiatement et si profondément engrenée dans l'histoire, que l'accommoder à nos idées philosophiques, c'est la fausser complétement. »

« Il m'est désormais impossible de considérer autrement que comme un brillant paradoxe la thèse par laquelle nous retrouverions dans la « prédication du royaume » nos idées favorites sur la vie divine, implantée par Jésus à l'humanité sous sa forme parfaite, et conquérant le monde par une prédication lente, mais sûre. Non, mille fois non, cette thèse toute moderne n'a rien à voir avec le christianisme de Jésus [2]. »

[1] Ces deux citations sont empruntées à un écrit de M. Réville. *Trois lettres à M. le pasteur Poulain*, 3e édition, pag. 73 et 85.

[2] Je prends la liberté de recommander à nos amis, c'est M. Vernes qui

Quel a donc été le résultat de ces efforts désespérés qui ont exigé le déploiement de talents incontestables et ont absorbé un temps et des forces jeunes dont il était permis d'espérer mieux ? Il a fallu venir se briser misérablement contre l'écueil que l'on s'efforçait d'éviter. C'est encore M. Maurice Vernes qui le constate, le protestantisme transformé dont ces écrivains se font les apôtres n'est guère autre chose que « le rationalisme vulgaire, *ce plat rationalisme* pour lequel autrefois ils n'avaient point assez de mépris et de railleries et dont ils signalaient si bien la stérile et vulgaire impuissance.... Par quelle funeste aventure ces hommes qui ont protesté avec le plus de chaleur et d'élévation contre l'amoindrissement du sentiment religieux, corollaire nécessaire de cette pauvre dogmatique, sont-ils retombés sur le sol infécond dont ils avaient dénoncé si noblement, si religieusement, l'insuffisance radicale à nourrir la piété ? Par quel détour, par quelle illusion, par quel mirage cela a-t-il pu se faire ? »

Il faut avoir assisté en spectateur attentif et inquiet à la triste histoire de notre essai de rénovation théologique pendant ces vingt-cinq dernières années pour comprendre tout ce qu'a de poignant le phénomène signalé par M. Vernes. Il a donné le mot de l'énigme en rappelant ce fait caractéristique qui domine notre vie religieuse depuis le Réveil. « L'intellectualisme rationaliste, dit-il, qui a été si dangereux pour la « théologie moderne, » exerce aussi son influence, et son influence fâcheuse, sur l'orthodoxie contemporaine. C'est comme un souffle général, une funeste contagion, contre laquelle il me semble qu'il nous faut tous réagir. » C'est parce que bien des personnes avaient été gagnées, non pas à l'Evangile, mais à l'orthodoxie et encore par ses défauts, par l'apparente rigueur de son côté intellectuel, qu'elle ont pu facilement l'échanger contre le rationalisme vulgaire qui, lui aussi, prétendait répondre avant tout aux exigences de la raison. Grâce à cette base commune,

parle, une critique trop vive, mais extrêmement sagace du protestantisme libéral que renferme une récente brochure de Hartmann sur *la dissolution du christianisme.* — Voir l'analyse de cette brochure dans notre *Revue*, 3me livraison, 1875.

l'on a vu les jeunes gens d'abord, puis maint vieillard à cheveux blancs passer avec une facilité extrême d'un camp dans l'autre. Pourquoi n'en aurait-il pas été ainsi ? On ne faisait que se transporter d'une chambre à l'autre dans un même appartement situé au même étage. Dès les premières années les préoccupations intellectuelles ont dominé chez les hommes qui ont travaillé à notre développement théologique. Oubliant que le christianisme est avant tout affaire d'expérience, qu'il ne se prouve pas mais qu'il s'annonce, sous prétexte de se l'assimiler, on s'est laissé aller peu à peu à le traiter comme un suspect que l'on mettait sur la sellette. La confusion entre la théologie et la religion a facilité la méprise. Aussi, en fort peu de temps, ceux-là mêmes qui avaient été attirés par des besoins religieux et moraux se sont-ils laissé entraîner dans ce mouvement général de recul qui, comme le dit fort bien M. Vernes, pour la plupart a abouti au plat rationalisme et pour quelques autres plus bas encore. On a vu des hommes sérieux et savants, sous prétexte de travailler à s'assimiler le christianisme pour nous en donner une conception nouvelle, se débarrasser en quelques années avec une étonnante prestesse de la part qu'ils en admettaient au début de leurs études.

Nous reviendrons plus loin sur l'explication de ce phénomène instructif ; remarquons seulement qu'il n'est ni aussi nouveau, ni aussi étrange qu'il peut bien sembler à notre inexpérience. Ce fait a été signalé par M. Gass dans son *Histoire de la dogmatique protestante, de Semler à Schleiermacher*. « Dès que le rationalisme, dit-il, a cessé de puiser à la source de la révélation, dès qu'il s'est détourné des documents historiques et du souffle religieux qui les anime pour recourir aux procédés exclusivement rationnels, il est devenu faux, il a été réfuté par le développement de la théologie, et même de la philosophie. » Encore ici, grâce en bonne partie à notre ignorance, au lieu de profiter des leçons de l'histoire, nous avons donné sur un théâtre singulièrement rétréci une répétition des travers de l'Allemagne. Comment notre rationalisme aurait-il pu s'acquitter de sa mission de réconcilier le siècle avec le christianisme, alors qu'il avait commencé par renier ce dernier ? Aussi

les hommes les plus avancés ont-ils définitivement dit adieu à la théologie.

Et cependant n'étions-nous pas dans un milieu à divers égards favorable qui aurait dû nous faire éviter cet écueil? M. Vernes rappelle fort à propos les origines de la théologie moderne parmi nous. « Ce mouvement d'idées, dit-il, avait un double point de départ : d'un côté, la théologie *morale*, dont Vinet est resté le représentant, laquelle, laissant au second plan le bagage du dogmatisme orthodoxe, insistait sur l'appropriation de l'Evangile aux besoins de la conscience et la nécessité d'un rapport personnel et intime entre le fidèle et Jésus-Christ, source et aliment de la foi ; de l'autre, les travaux critiques accomplis en Allemagne sur les livres sacrés. »

Malheureusement l'histoire est là pour établir que, bien loin de tenir compte avec équité de ces deux points de départ, on n'a rien eu de plus pressé que de sacrifier le premier au second, l'élément religieux et moral au facteur intellectuel et critique. C'est en vain que quelques hommes isolés ont fait des réserves demandant que les deux facteurs fussent maintenus en équilibre. On n'a eu aucun égard aux réclamatians de ces esprit timides ; on avait hâte d'arriver ; la locomotive, lancée à toute vapeur, a donc accéléré sa vitesse pour venir, par le détour dont parle M. Vernes, voler en éclats, exactement au point d'où elle était partie, sur le roc stérile et nu du plat rationalisme dont on avait déclaré ne vouloir à aucun prix.

Soyons justes, le parti libéral ne saurait être rendu seul responsable de cette catastrophe. Si l'élément moral représenté par Vinet a été sacrifié, c'est en tout premier lieu la faute de ceux qui étaient particulièrement appelés à lui assurer un heureux développement. Repoussé d'abord par le Réveil, gagné un instant par lui, Vinet n'a pas tardé à le dominer pour travailler ensuite à le transformer. Mais il est venu se heurter contre un intellectualisme éminemment inintelligent. Les hommes du Réveil qui se croyaient des chrétiens simples, faisant peu de cas de la théologie, se sont trouvés être des dogmaticiens intraitables, des piétistes paralysés par le respect aveugle d'un passé fantastique, des esprits réfractaires à toute conception

nouvelle. La peur aidant, bien loin de se laisser transformer, ils se sont raidis contre le souffle bienfaisant de la vie nouvelle qui seule pouvait les rajeunir. Les germes féconds répandus à pleines mains par Vinet n'ont pu lever dans notre sol rocailleux et stérile.

Il était dès lors aisé de prévoir ce qui est arrivé. Répudié par ceux-là mêmes qui semblaient spécialement appelés à le faire prévaloir, l'élément moral représenté par Vinet ne pouvait rencontrer un bon accueil des hommes chargés de représenter un autre facteur également légitime. Alors que les orthodoxes se faisaient ouvertement rationalistes, comment les libéraux seraient-ils devenus mystiques ? Ils ont au contraire vu accourir dans leurs rangs des hommes partis de la droite, et réagissant légitimement contre l'étroitesse des représentants du Réveil qui se refusaient à faire à l'élément religieux et moral, mis en avant par Vinet, la place qui lui était due. A divers égards et chez les meilleurs, le mouvement libéral est devenu une réaction légitime contre l'exclusisme et l'étroitesse du Réveil. Dès lors nous étions sortis des conditions d'un développement normal. Comme toujours la réaction a été d'autant plus aveugle et excessive qu'elle était plus légitime. Débarrassé de tout contre-poids, le parti libéral est allé aboutir chez la majorité à la négation de toute théologie, et chez les plus ardents à la répudiation de la religion et de la morale.

L'examen des questions critiques, qui, pendant quelques années, a absorbé toute l'attention, n'a pu naturellement s'effectuer dans des conditions favorables. En effet, un développement anormal ne saurait être profitable à aucun parti. On est tombé dans ce que M. Vernes appelle « l'*orthodoxie critique*, au fond beaucoup plus dangereuse que l'autre, puisqu'elle porte sur le côté formel de la foi et relègue dans l'ombre la vie elle-même, la piété agissante, le côté *réel, matériel* de la religion. Par là, la théologie nouvelle, qui tendait déjà une main à la libre-pensée, risquait de fournir de nouvelles facilités à l'indifférentisme religieux. Au lieu de se livrer à des études originales et impartiales qui auraient pu aboutir à la révision de maint arrêt de la critique, les docteurs libéraux se sont mis à la remorque des

écoles les plus négatives. Les hommes de second et troisième ordre ont suivi sans contrôle aucun, ne cessant d'admirer de confiance les belles choses qu'on leur enseignait. Plus qu'aucun autre, le parti qui s'abritait sous l'étendard du libre-examen s'est, dans son ensemble, dispensé d'étudier pour adopter de confiance ce que lui soufflaient ses chefs de file. Nul n'a plus abusé de la méthode d'autorité que le gros de l'école qui se piquait de repousser toute autorité. Il suffisait qu'on mît en avant une idée ; plus elle était négative, plus elle était promptement acceptée comme résultat indiscutable. La foule se croyait d'autant plus dispensée des moindres obligations envers la science qu'elle en exaltait plus résolument les droits et les priviléges. Il semblait que plus on s'éloignerait des traditions de l'église et du protestantisme en particulier, plus il y avait de chance de rencontrer la vérité. On n'avait que du dédain pour les esprits timides qui, au lieu de se joindre à cette course désordonnée, voulaient savoir où elle aboutirait, tandis qu'on prodiguait les sourires les plus gracieux aux littérateurs blasés qui, à bout de motifs, se jetaient sur les questions théologiques comme sur une mine curieuse à exploiter. Aussi les esprits frivoles, les libres-penseurs d'abord, les athées et les matérialistes ensuite n'ont-ils pas tardé à s'apercevoir que ce jeu-là ne pouvait qu'avancer leurs affaires. Ils se sont donc joints çà et là ostensiblement au mouvement libéral et ils ont été accueillis toujours au nom du libre-examen. Nous n'avons jamais compris comment les hommes d'un sérieux religieux incontestable n'ont pas élevé la voix pour enrayer un mouvement qui menaçait de ne plus s'arrêter en deçà de la négation la plus absolue. Encore un pas et on allait verser dans la morale indépendante, cette négation théorique de tout dogme, dit M. Vernes, « avec laquelle, orthodoxes ou libéraux, il nous est arrivé parfois, disons-le avec humiliation, de conspirer tout bas. »

II

Mais c'est trop revenir sur une histoire pénible suffisamment connue de tous ceux qui ont prêté quelque attention aux débats de ces vingt-cinq dernières années. Si nous l'avons encore une

fois esquissée à grands traits c'est dans la pensée qu'après s'être égaré, il ne saurait être inutile de regarder en arrière pour marquer exactement à quel point on a quitté la bonne route. Si nos devanciers nous ont ramenés au désert alors qu'ils nous promettaient solennellement la terre promise, il faut au moins que leur exemple nous serve de garde-fous. Pouvons-nous remonter la pente que nous avons descendue avec une rapidité vertigineuse ? La reprise du mouvement théologique est-elle possible au milieu de nous, dans la présente génération ? M. Maurice Vernes n'en doute pas ; il pousse même l'équité jusqu'à signaler l'existence de quelques solitaires que l'on ignore systématiquement, à droite comme à gauche, et qui n'en ont pas moins suivi, selon lui, au milieu de l'effarement général, une voie modeste mais sûre, en tout cas loin des abîmes que hantent les deux partis extrêmes. La théologie « orthodoxe modérée [1] » ou évangélique libérale, dit M. Vernes, qui est aujourd'hui en honneur à droite (?) se rattache, comme la théologie « nouvelle, » d'une part à Vinet, de l'autre à la critique allemande, mais avertie par les écarts de sa devancière, elle a marché d'un pas plus lent et a su conserver une place autrement considérable à la vie religieuse. C'est par là qu'elle s'est sauvée, par là qu'elle est appelée à jouer le premier rôle dans la rénovation après laquelle nous soupirons. Au point de vue théologique, il est très facile de lui faire son procès. Elle possède tout au plus quelques lambeaux de dogmatique, et si elle affirme le besoin de systématiser la doctrine chrétienne, c'est quelquefois plus par un instinct de réaction contre l'individualisme sans limites dont elle aperçoit les dangers que, par un sentiment profond des nécessités de toute foi qui se propose d'exercer une action sérieuse dans le monde. »

Ces lignes renferment un éloge et un reproche ; pour ce qui nous concerne, nous ne saurions accepter ni l'un ni l'autre. La dogmatique est la conception scientifique de l'ensemble de la vie chrétienne dont les chrétiens ont fait l'expérience prati-

[1] Nous préférons appeler cette tendance *la théologie indépendante*, pour bien marquer que l'on se place en dehors de toutes les préoccupations de parti.

que à une époque donnée. Quelques lambeaux de dogmatique ne sont donc pas une dogmatique. Quand on en est réduit à renoncer à l'ensemble d'un système pour n'en plus conserver que des lambeaux, on déclare par là même que l'on n'a plus de dogmatique, qu'on se trouve dans une époque de transition entre une dogmatique ancienne qui s'en va et une dogmatique nouvelle à laquelle l'avenir appartient. L'idée que nous nous faisons de cette science prouve assez que nous ne saurions être de ceux qui ne réclament une dogmatique que poussés par une espèce d'instinct contre un individualisme dangereux. Nos besoins dogmatiques sont des plus prononcés et des plus réfléchis. Du reste, nous nous sommes déjà expliqués sur ce point; nous avons pris date. Au moment de la fondation de cette *Revue*, il y a huit ans, en conviant à se joindre à nous, sur un terrain neutre, « tous ceux qui ont à cœur les droits légitimes de la science, » nous déclarions hautement vouloir nous livrer à une œuvre préparatoire destinée à hâter le moment où l'on pourrait « chercher à concilier dans une *synthèse nouvelle* les vérités qui auront résisté à un examen impartial et contradictoire. »

Il ne saurait en effet être question de dogmatiser dans le vide. Aussi, dès que notre *Revue*, se complétant, a publié des articles originaux, avons-nous annoncé (1874) des travaux dont la tendance serait de « mettre en lumière les résultats des études bibliques les plus récentes, en les dégageant de toute solidarité avec des systèmes de théologie ou de philosophie antérieurs, » nous ajoutions qu'ils se recommanderaient « à tous les penseurs qui estiment que, dans le présent naufrage des écoles et des systèmes, le plus pressant est de recueillir soigneusement les vraies données scripturaires qui s'imposent elles-mêmes à la conscience chrétienne. Nous avons lieu de compter pour plus tard sur des travaux du même genre qui finiront par présenter aux lecteurs de la *Revue* une histoire assez complète des principaux dogmes chrétiens. »

C'est donc avec une satisfaction particulière que nous entendons une voix nouvelle s'élever du camp libéral pour proclamer à son tour la nécessité du même genre d'études. « Pourquoi,

demande M. Vernes, d'un commun accord ne nous replongerions-nous pas dans cette grande théologie du passé, pourquoi ne voudrions-nous pas nous nourrir de ce pain des forts, de cette moelle qui a fait la force des époques précédentes? Luther et Calvin ont encore à nous apprendre, nous leur joindrons Schleiermacher qui, dans un temps bien semblable au nôtre et plus rapproché, a tenté un essai de reconstruction dont l'expérience a montré la valeur en bien des parties, et qui suffit à faire voir que la dogmatique n'est pas morte à jamais. Quand, comme nous, on a perdu son fil directeur, on retourne aux pères sans s'astreindre à adopter, les yeux fermés, leur œuvre, mais décidé à leur demander des leçons dont nous avons grand besoin. »

Toutefois, pour que cette étude historique soit profitable, il faut demeurer protestant ; il faut le devenir plus que ne l'ont été nos pères. M. Maurice Vernes rappelle que « l'église protestante, par l'organe de ses meilleurs dogmatistes, a toujours déclaré ses symboles révisables dans la mesure où ils seraient trouvés en désaccord avec l'Ecriture. » Le fait est vrai, le principe est irréprochable. Mais n'est-il pas toujours resté à l'état de simple théorie dont on s'est bien gardé de faire usage? Ne part-on pas toujours de la supposition tacite qu'en fait les symboles sont pleinement d'accord avec l'Ecriture? Chaque fois qu'une révision est demandée sur un point quelconque il se trouve qu'elle est refusée, non pas au nom d'une infaillibilité des symboles, qu'on n'admet du reste pas, mais sous prétexte qu'il n'y a nul désaccord entre l'Ecriture et l'article incriminé. Malgré cette répugnance la force des choses a bien obligé les partisans les plus décidés des symboles à laisser tomber certains dogmes dans l'oubli, mais à l'exception de quelques petites congrégations libres de langue française, nous ne connaissons pas d'église protestante qui, depuis le XVI^e^ siècle, ait procédé à une complète et franche révision de ses confessions de foi pour les mettre plus en harmonie avec l'Ecriture. On a toujours trouvé d'excellentes raisons pour se dispenser de ce devoir. La théorie admettant une révision des symboles de la Réformation est toujours restée à l'état de lettre morte. Aussi voyez ce

qui est arrivé. Faute de révision suivant les besoins du temps on a abouti à des révolutions. Nous avons eu d'une part ceux qui s'attachaient aux symboles qu'ils s'obstinaient à ne pas amender, de l'autre les hommes qui à aucun prix ne voulaient de confession de foi. Il est manifeste que ce refus des orthodoxes de mettre en pratique l'excellent principe qu'ils professaient a contribué à pousser les libéraux dans une position extrême. Refusant de se laisser leurrer indéfiniment par cette prétendue révisibilité des symboles qui ne devenait jamais pratique, ils ont cru que le seul moyen de reconquérir la liberté était de répudier toute profession de foi.

Les libéraux ont été évidemment trop loin, comme le rappelle fort bien M. Maurice Vernes. Ne voyant pas que tout le mal venait de la non application d'une théorie excellente, ils ont repoussé le principe lui-même.

Sur ce point M. Maurice Vernes devient décidément par trop autoritaire. « Le fidèle, dit-il, commence par recevoir docilement le dogme, puis y adhère par une acceptation réfléchie quand il se sent en âge de le comprendre et par suite s'il appartient aux conducteurs autorisés de l'église, peut en réclamer la modification ou le perfectionnement partiel. » Où donc M. Maurice Vernes a-t-il trouvé ces fidèles qui commencent par recevoir docilement le dogme, sauf à y adhérer par une acceptation réfléchie quand ils se sentent en âge de le comprendre? Si les choses se pratiquent ainsi à Paris, nous n'hésitons pas à déclarer que la capitale, en fait d'émancipation, est étrangement en retard sur la province. Le fait est que beaucoup de catéchumènes des deux sexes montrent fort peu de docilité à accepter le dogme qu'on leur propose; et quant à ceux qui s'y résignent pendant quelque temps, ce n'est pas nécessairement pour y adhérer plus tard par une acceptation réfléchie, mais pour le répudier s'il est trop en désaccord avec leur culture intellectuelle. Bien loin d'attendre d'avoir pris rang parmi les conducteurs autorisés de l'église pour réclamer la modification ou le perfectionnement partiel des symboles, on devient indifférent au dogme comme à une lettre morte qui ne vous dit plus rien, si même par réaction on ne passe hardiment dans le camp de

ceux qui n'ont plus conservé qu'un dogme unique, l'horreur et la répudiation de tout dogme.

Voilà l'état réel des esprits sur lequel il importe infiniment de ne pas se faire d'illusion. Il n'y a qu'un seul moyen de ne pas exposer les générations nouvelles à répudier les dogmes anciens, c'est de ne pas leur en parler. Jésus-Christ et ses apôtres annonçaient l'Evangile et non pas des dogmes. Il conviendrait de se résigner enfin à ne pas s'y prendre autrement qu'eux. Commencez par faire accepter la bonne nouvelle par le cœur et par la conscience et plus tard vos fidèles prendront naturellement à l'égard des dogmes du passé cette attitude à la fois respectueuse et libre qui seule convient à un protestant intelligent. Alors seulement l'église se trouvera dans les conditions voulues pour se faire la théologie réclamée par notre époque, c'est-à-dire pour exprimer la vérité religieuse éternelle, l'Evangile, sous la forme intellectuelle qui convient à nos préoccupations, à notre culture. Mais lorsque par malheur on cède à la tentation facile de présenter le christianisme, non pas sous la forme évangélique la plus simple et la plus primitive, mais sous celle que lui a donnée la théologie de telle ou telle époque, on risque de recruter pour l'ennemi, en repoussant beaucoup d'esprits qui n'auront pas su faire une distinction capitale entre la foi et le dogme, la religion et la théologie.

Nous avons déjà abordé la grande question qui domine tout le développement dogmatique dans le cours des âges, celle des rapports de la vérité et de l'histoire. Malheureusement, en pénétrant ainsi au cœur de notre sujet, nous avons le regret de ne plus nous trouver d'accord avec M. Maurice Vernes. Il nous paraît aborder le problème avec des axiomes philosophiques qui doivent lui en interdire l'intelligence, parce qu'ils sont nés dans un milieu idéaliste et aprioristique, hostile non-seulement au christianisme, mais encore à toute religion et à toute morale. « Au point de vue intellectuel, dit notre auteur, l'application franche et sans réserve des règles de la critique historique aux problèmes de l'histoire religieuse me semble nécessaire ; je ne dissimule point que cela n'est pas sans un grand danger pour les éléments miraculeux que contiennent les

récits bibliques, parce que la critique historique *suppose,* ou il ne s'en faut guère, la croyance en la *continuité* des événements dont la trame constitue l'histoire, et n'admet pas volontiers une rupture de la chaîne des causes et des effets, attribuable à une intervention supraterrestre. »

Pourquoi la critique supposerait-elle une chose plutôt qu'une autre ? Sous peine d'être infidèle à sa mission, elle doit se borner à constater les faits historiques et non prétendre les construire, au nom d'une philosophie décidément brouillée avec les réalités de ce monde. La critique, nous dit-on, n'admet pas *volontiers* une rupture de la chaîne des causes et des effets, attribuable à une intervention supraterrestre. Pourquoi la critique prendrait-elle ainsi parti et aurait-elle des préférences ? il ne lui appartient pas de consulter ce qui lui déplaît ou lui plaît ; l'impartialité lui commande de constater simplement ce qui est. S'il est des événements qui ne puissent s'expliquer que par une rupture de la chaîne des causes et des effets, elle est tenue de s'arranger en conséquence, de s'élargir et cela de bonne grâce, sans se faire prier. Or, nous n'avons pas besoin de le rappeler à M. Maurice Vernes, la colossale tentative de l'école de Tubingue pour rendre compte humainement de la personne de Jésus et des origines du christianisme, demeure un échec éclatant. Ce fait-là ne peut être ignoré que par nos théologiens *dilettanti* qui, tout en prétendant mettre notre public au courant de la science allemande, se gardent bien de pénétrer au fond des questions et se bornent à recueillir çà et là les idées piquantes, le dessus du panier, qu'ils savent devoir amuser les oisifs pour lesquelles ils écrivent. En présence de tels résultats, la critique doit se rappeler ce qu'elle est, le jugement et le bon sens appliqué aux choses de l'esprit. Alors, au lieu d'aller prendre langue près d'une philosophie à la mode condamnée à nier les faits les mieux constatés qu'une étroitesse insigne ne lui permet pas d'expliquer, elle s'attachera à en signaler la vanité.

Du reste, nous ne craignons pas d'élargir le problème en le portant dans le monde des idées pures. Il est une manière de comprendre le développement historique en contradiction directe avec la notion même du développement. On ne sau-

rait contester que des éléments nouveaux font leur apparition dans la trame de l'histoire, tout en s'accommodant aux résultats antérieurs. Les hommes de génie dans tous les domaines sont porteurs d'un élément original, nouveau qui ne saurait s'expliquer uniquement par le milieu dans lequel ils font leur apparition.

L'élément nouveau dans l'histoire religieuse c'est le surnaturel, le facteur divin parfaitement compatible avec le facteur humain. Ici nous laisserons la parole à notre directeur. Il la prend trop rarement pour que personne se formalise de la longueur de notre citation. On verra qu'il réfute du même coup et ceux qui prétendent que le christianisme ne saurait être le fruit du développement religieux antérieur et ceux qui affirment que ce fait exclurait l'idée de tout élément nouveau. surnaturel.

« Et d'abord, nous dira-t-on sans doute, un fait surnaturel étant une création nouvelle, un commencement absolu, il implique contradiction que le christianisme puisse être envisagé comme le simple produit de ce qui l'a précédé.

» Cette considération devrait nous toucher, s'il n'était pas facile de discerner à sa base une idée qui, pour être très généralement répandue, n'en est pas moins, à notre avis, une grave erreur. On se représente souvent, en effet, un développement sous la forme d'une série de causes et d'effets ; on croit qu'il lui est esssentiel que chacune des phases dont il se compose apparaisse, tout à la fois, comme le résultat immédiat de celle qui l'a précédée et le principe efficient de celle qui doit la suivre. Or, cette conception est inexacte. Que l'idée du développement renferme celle d'une connexion intime, d'une relation nécessaire entre les faits successifs dans lesquels il se réalise, que dans une certaine mesure chacun d'eux soit déterminé par celui qui le précède, qu'il trouve dans celui-ci la condition sans laquelle il ne serait pas ce qu'il est, sans laquelle même il ne serait jamais parvenu à l'existence, voilà ce qui est vrai. Mais convertir ce rapport simplement conditionnel en un rapport de causalité active dans le sens exact de ce mot, c'est le dénaturer gravement ; car c'est confondre deux

idées absolument distinctes, la condition, notion essentiellement négative, avec la cause, notion essentiellement positive. »

« Ce qui constitue le vrai caractère de ce qu'on appelle un développement, c'est précisément le double fait de cette dépendance conditionnelle et de cette indépendance causale entre ces diverses phases. Il n'est pas toujours facile de faire pour chacune de celle-ci le départ entre ce qu'elle tient du passé et l'élément libre et nouveau qui lui vient d'ailleurs. Et c'est sans doute par cette difficulté qu'il faut expliquer la confusion que nous cherchons à dissiper. Il n'en demeure pas moins certain que ce sont bien là les deux facteurs essentiels de tout vrai développement. »

« Nulle part peut-être le concours de ces deux facteurs, l'un purement conditionnel et négatif, l'autre efficient et positif, ne se manifeste plus clairement que dans le domaine de l'histoire. Ici, en effet, la transition entre une phase et une autre, au lieu de se dissimuler sous la forme continue et par là même insaisissable qu'elle revêt dans la nature, se produit le plus souvent sous une forme déterminée, et en quelque sorte concentrée, dans une de ces personnalités puissantes qui se dressent entre la fin d'une époque et le commencement d'une autre. Avez-vous jamais cherché à vous rendre compte d'une de ces grandes figures? Une première étude vous aura disposé à ne voir en elle que l'influence de tout le passé qu'elle résume et domine. Mais poursuivez votre examen, et vous ne tarderez pas à vous apercevoir qu'en dépit de tous vos efforts pour l'expliquer ainsi, il reste un quelque chose d'insaisissable, d'absolument nouveau et original, cette parcelle qu'Horace appelle divine, *divinae particulum aurœ*, et qui ne s'est encore jamais rendue à la science. »

« Ainsi éclaircie, je ne vois pas comment on pourrait se refuser à appliquer l'idée de développement aux origines du christianisme. Est-il vrai que le christianisme porte l'empreinte profonde de l'époque qui l'a vu naître? Est-il vrai qu'en nous disant que Dieu a envoyé son fils dans le monde quand les temps eurent été accomplis, l'apôtre affirme que ces temps et tous les événements qui s'y étaient succédé ont été une

condition indispensable de l'avénement du christianisme? Est-il vrai qu'en résumant son œuvre dans ces mots: « *Je suis venu accomplir la loi et les prophètes*, » Jésus-Christ à établi la dépendance intime de sa mission relativement à une histoire religieuse antérieure? En admettant sans scrupule et sur l'autorité de la révélation un rapport de développement entre le judaïsme et le christianisme, vous n'entendez pas assurément compromettre le caractère surnaturel de l'Evangile, vous reconnaissez donc que, absolument parlant, la contradiction avancée n'existe pas? Ce n'est plus qu'une question de fait qui laisse celle de principe entièrement réservée.

» Toutefois, il est impossible de se le dissimuler, la difficulté qui vient d'être écartée n'est pas la seule ni même la principale que soulève notre thèse. Entendre le surnaturel comme vous venez de le faire, nous objectera-t-on sans doute, c'est ne le saisir que par son côté accessoire et en quelque sorte négatif. Le christianisme est surnaturel avant tout parce qu'il est divin, parce qu'il a été l'effet d'une intervention directe et immédiate de Dieu. Or l'idée de développement implique l'unité dans le sujet. Le sujet de l'histoire, nous l'avons dit, c'est l'homme ou l'humanité. Ce sont des œuvres d'homme que toutes ces religions qui sont venues aboutir au christianisme. Est-il possible alors de faire entrer, à quelque titre que ce soit, le christianisme dans un développement humain sans en faire par cela même quelque chose d'humain?

» Nous voici en présence de ce qui a été longtemps et de ce qui est encore pour beaucoup d'esprits un axiome indiscutable, s'imposant par son évidence, je veux dire, l'opposition absolue, le dualisme irréconciliable, entre Dieu et l'homme. Sur quoi se fonde pourtant ce prétendu axiome? Je ne crains pas de le dire, sur une pure abstraction. Dieu, d'un côté étant réduit à l'idée de l'absolu et de l'infini, et, de l'autre, l'homme à celle du fini et du relatif, il devient impossible de ne pas voir dans l'un et dans l'autre les deux termes d'une dualité irréductible. Mais, entre ces deux termes, la révélation nous montre l'amour de Dieu, comblant l'abîme, Dieu élevant d'abord l'homme à lui en le créant à son image, et s'abaissant ensuite, pour

le sauver, jusqu'à sa créature en se faisant semblable à elle, en toutes choses excepté le péché.

» Je puis dès lors, sans confondre dans une incrédulité impie et blasphématoire, Dieu et l'homme, échapper à ce dualisme absolu qui brise la communion mystérieuse établie entre eux par la miséricorde divine.

» Je puis croire que l'homme est une créature bornée, faible, dont l'infirmité naturelle a été infiniment aggravée par le péché, et croire en même temps qu'il est un être divin, capable de manifester dans ses œuvres l'esprit du créateur dont il porte en lui l'image, dans celle de ses œuvres surtout qu'il a chargée d'exprimer le sentiment qu'il a de ses rapports avec son Dieu.

» Je puis croire que le Christ est le fils unique de Dieu en qui a habité toute la plénitude de la divinité, et croire en même temps qu'il a été homme, non pas d'une humanité apparente et en quelque sorte extérieure à son œuvre, mais d'une humanité réelle qui l'a soumis à toutes les conditions de notre existance, et que par conséquent son œuvre a été, comme sa personne, aussi parfaitement humaine que parfaitement divine [1].»

On le voit, la théologie indépendante connaissant à merveille les exigences du christianisme et celles de la science moderne s'efforce de les concilier.

En tout ceci nous avons le regret de différer d'opinion avec M. Maurice Vernes. « A la loi de la continuité se rattache intimement, dit-il, celle de l'*évolution* par laquelle nous affirmons qu'au moyen de transformations successives, par une adaptation de la doctrine du passé aux besoins du présent, chaque âge se crée à lui-même l'ensemble des idées religieuses et morales qui doivent satisfaire sa conscience et sa pensée [2]. » Que faut-il entendre par là ? Est-ce à dire que les idées religieuses les plus

[1] Séance académique *du 23 octobre 1869, du 31 octobre 1870 et du 20 octobre 1871. Discours d'installation de M. le professeur Dandiran.*

[2] Rappelons en passant que cette doctrine de l'évolution théologique dont M. Maurice Vernes fait honneur à notre siècle, comme marquant « un progrès énorme sur la thèse *révolutioniste* admise au siècle dernier, » n'est pas aussi nouvelle qu'il le suppose. Elle était parfaitement connue

bizarres et les plus contradictoires qui s'étaient donné rendez-vous dans le monde romain de tous les coins de l'horizon aient tout naturellement, en évoluant et sans le concours d'aucun élément étranger et nouveau, donné naissance à cette résultante qu'on appelle le christianisme, par l'application sur le terrain religieux de la loi qui établit la survivance du plus fort? Tout s'explique-t-il donc par l'adaptation au milieu? L'unique progrès que nous pourrions espérer se bornera-t-il aussi à « une adaptation de la doctrine du passé aux besoins du présent? » Est-il possible que M. Maurice Vernes s'éprenne à tel point de la tradition dogmatique du christianisme qu'il faille se borner à la manipuler à nouveau pour que « chaque âge se crée à lui-même l'ensemble des idées religieuses et morales qui doivent satisfaire sa conscience et sa pensée? » Nous avouons ne rien comprendre à un respect du passé qui demande que le présent lui soit impitoyablement sacrifié. M. Maurice Vernes a rappelé fort à propos le respect de la tradition dogmatique du christianisme aux libéraux qui ne savent pas en faire suffisamment de cas, faute de la comprendre. Serions-nous, à notre tour, forcés de défendre contre lui le droit imprescriptible que possède notre époque de se faire sa dogmatique comme toute autre et cela autrement qu'en adaptant artificiellement les doctrines du passé aux besoins du présent? Reconnaissons sans détour ce qu'il y avait de profondément religieux dans telle doctrine du passé répondant aux besoins de ceux qui la formulèrent; mais n'hésitons pas à répudier, s'il le faut, ces dogmes pour ne leur accorder qu'une valeur relative et historique; travaillons courageusement à nous en faire de nouveaux, qui répondent à notre degré de culture, à nos préoccupations, à nos besoins, pour tout dire en un mot à notre nouvelle manière de sentir, de vivre l'Evangile. Il importe d'avoir foi en la doctrine du

de Semler qui admettait tous les symboles les plus rigides du passé, mais à côté une certaine doctrine *privée*, fruit de sa façon particulière de les adapter aux besoins de son époque. Toutes ces *cautèles*, pour parler le langage de nos pères, ne prévinrent pas la révolution théologique dont Semler, répudié par tous, malgré sa sincérité, fut à la fois le hardi et le timide précurseur.

Saint-Esprit et d'oser l'appliquer. Le Saint-Esprit n'a jamais abandonné l'église et il sera avec elle jusqu'à la fin. Que la conscience chrétienne sache sonder les Ecritures sous la haute direction de ce guide sûr, elle ne manquera pas de trouver tôt ou tard cette conception nouvelle de la vérité dont nous éprouvons le besoin. L'œuvre du Saint-Esprit consistera non pas à nous faire adapter péniblement les doctrines du passé à nos besoins du moment, mais à nous donner des doctrines nouvelles mieux appropriées à nos circonstances. Nous sommes à cet égard d'une timidité extrême. L'Esprit, est-il dit, vous conduira dans toute la vérité. Je ne sais vraiment pas pourquoi nous ne serions pas aussi bien au bénéfice de cette promesse que les hommes des premiers siècles ou du seizième. Tous les avantages, sont de notre côté; c'est nous qui sommes les anciens, tandis qu'ils étaient les chrétiens sans expérience sous bien des rapports. Nous pouvons reprendre leur œuvre dans des circonstances à beaucoup d'égards plus favorables, car les fautes qu'ils ont commises doivent nous être aussi profitables que leurs succès relatifs. Pour réussir comme eux, mieux qu'eux peut-être, il suffit d'être chrétiens non pas selon la formule, mais selon l'Esprit.

M. Maurice Vernes nous recommande la marche contraire, sous prétexte qu'elle est au fond essentiellement conservatrice. Elle l'est mêmement beaucoup trop, en apparence du moins, à telles enseignes qu'elle a effrayé les plus intrépides conservateurs. Le contexte n'a pas paru rassurant : « L'auteur nous dit que cette thèse a permis à des écrivains ouvertement hostiles à la religion de rendre pleine justice au christianisme du moyen âge et à son magnifique effort intellectuel. » Tout cela a fait rêver. On s'est demandé si cette méthode, nouveau cheval de Troie, allait permettre aussi à des gens qui rejettent *in petto* non-seulement la théologie, mais la religion de l'église, de s'établir commodément dans son sein, jusqu'à l'heure solennelle où, l'évolution terminée, ils se trouveraient bel et bien maîtres de la place. Il ne s'agit pourtant pas de se faire ultra-conservateur, avec la réserve de se montrer ultra-radical au bon moment? N'ayant pas le privilége de connaître M. Maurice

Vernes autrement que par la présente brochure, nous avouons candidement qu'il ne nous est pas même venu à l'esprit de chercher à lire toutes ces belles choses entre les lignes. Nous ne saurions croire que le mort doive emporter le vif; subordonnant ces deux paragraphes malencontreux à tout ce qu'il y a d'excellent dans cet opuscule, nous nous sommes cru en droit d'espérer et de nous réjouir. Dans cette espèce de darwinisme théologique que l'on reproche à M. Vernes, nous n'avons su voir que ce manque de pondération auquel ne sauraient échapper les esprits les mieux équilibrés lorsqu'ils sont sous le coup d'une conversion plus ou moins soudaine. Et après tout, s'il se trouvait finalement qu'il y a en réalité piége à loup dans ces quelques lignes que leur concision rend obscures, nous avouerions y avoir été pris en qualité de provincial à l'esprit un peu épais. Notre naïve méprise n'aurait rien que de fort honorable pour M. Maurice Vernes. Et quant au petit échec qu'auraient éprouvé notre esprit critique, et ce tact à dépister la diplomatie ecclésiastique dont nous nous supposions assez richement pourvu, nous nous en consolerions très aisément. N'aurions-nous pas en effet prouvé à nos dépens et sans préméditation aucune que le pessimisme théologique, qu'on veut bien nous reprocher, n'est pas un parti pris? Qui sait? Cette méprise dans laquelle nous serions malencontreusement tombé à la première fausse alerte, tendrait peut-être à établir que l'optimisme constitue chez nous la disposition foncière cherchant à surmonter des obstacles de tout genre, qui l'empêchent de se faire jour.

Mais avant d'en venir là il nous reste encore à nous expliquer avec M. Vernes sur d'autres points. Le plus important de tous est celui de l'autorité. Ce serait là, dit-on, le point particulièrement faible de la théologie indépendante. M. Maurice Vernes déclare même que nous nous trouvons à cet égard dans une situation singulièrement *précaire* et *délicate*. Faisons donc notre examen de conscience et cela d'autant plus volontiers que depuis longtemps l'occasion de nous expliquer sur cet article capital nous a fait défaut.

M. Vernes déclare que nous ne plaçons pas le siége de l'au-

torité dans les Saintes-Ecritures comme faisaient sans hésitation nos anciens dogmatistes. En effet, au lieu de partir de l'Ecriture comme autorité pour arriver ensuite à Jésus-Christ, nous partons de Jésus-Christ tel que l'Ecriture nous le fait connaître à titre de simple document historique, pour accorder subsidiairement au volume le genre d'autorité compatible avec l'étude impartiale des faits et l'autorité de Jésus-Christ qui doit demeurer la première. En suivant cette méthode, qui est celle qu'adopte spontanément la conscience chrétienne quand elle n'a pas été faussée par une théologie frelatée se dispensant du souci de se comprendre elle-même, nous estimons demeurer chrétien et échapper à l'esprit et aux méthodes du rationalisme. Lorsqu'on prétend partir de l'autorité de la Bible pour établir ensuite celle de Jésus-Christ, on est tenu de prouver préalablement celle de l'Ecriture. Comment s'y prendrai-t-on de façon à faire naître dans le cœur de l'incrédule une foi vivante au Sauveur? Il faut évidemment recourir à la raison seule base commune à cette heure-là, au fidèle et au non croyant. Ici qu'on veuille bien prendre bonne note de deux faits. D'abord cette méthode implique un usage critique et scientifique de la raison qui n'est pas à la portée d'un chacun. Les experts, les habiles, les savants critiques pourraient seuls aboutir au but par cette voie-là, si tant est qu'elle soit bonne. Quant aux autres, qui sont l'immense majorité, la presque totalité des hommes ils ne pourront obtenir la vérité que de seconde main, sur l'autorité de ceux qui auront étudié le problème. A la rigueur nous nous accommoderions fort bien de cette subordination de la majorité à quelques-uns, à condition toutefois qu'il fût question de doctrine, de la conception intellectuelle, scientifique du christianisme. Nous n'admettons pas en effet que nul soit admis à avoir une opinion en ces matières-là sans s'être donné la peine de les étudier. En revanche, quand il s'agit de la pure et simple foi qui sauve, nous sommes les démocrates les plus obstinés, les égalitaires les plus radicaux. Au nom du protestantisme évangélique, nous répudions comme un funeste emprunt fait à Rome toute méthode qui, lorsqu'il s'agit de l'appropriation personnelle de la foi qui sauve, met-

trait la grande masse des laïques dans la dépendance des experts, prêtres ou docteurs. Nous protestants, nous reconnaissons au plus simple fidèle le droit de lire la Sainte-Ecriture ; nous mettons un grand zèle à la propager, mais ce fait n'implique nullement que nous reconnaissions à tout lecteur la capacité de prouver, par des procédés scientifiques, que ces livres contiennent une révélation.

Voilà une première considération bien propre à faire réfléchir. En voici une seconde qui n'est pas moins concluante. Supposons que cette méthode soit la bonne ; admettons que par cette voie démonstrative, scientifique et critique on aboutisse à faire naître dans certains esprits la conviction chrétienne et la foi au Sauveur. Aura-t-on donc sujet d'être bien fier d'un pareil résultat? Eh quoi, Par cette méthode purement rationnelle, scientifique et critique, on aurait fait naître une espèce de foi au christianisme qui n'impliquerait aucun besoin de rédemption, qui n'aurait pas jailli des angoisses de la repentance, ne supposerait aucun changement du cœur, et qui par conséquent, grâce à son origine, ne serait pas la vraie foi vivante ! Cette conviction obtenue au moyen de preuves serait donc en soi de nulle valeur, car elle n'aboutirait pas d'elle-même à la vraie communion de vie avec Jésus-Christ. Que le besoin de la rédemption se fasse au contraire sentir, aussitôt naît la vraie foi vivante. Celle-ci résulte d'une connaissance de Christ n'impliquant nullement une conviction quelconque sur la nature du livre qui le fait connaître ; elle peut reposer sur tout autre témoignage, s'alliant avec une intuition de l'action spirituelle de Christ et par conséquent sur la simple tradition orale.

Ce n'est pas tout encore. Si, quand il s'agit d'arriver à la foi, nous ne pouvons admettre qu'il y ait diverses classes de chrétiens, nous ne saurions non plus accorder que la méthode puisse varier d'une époque à l'autre : il faut en un mot que nous arrivions aujourd'hui à la vraie foi par la même voie que les premiers chrétiens. Dira-t-on peut-être que chez les premiers fidèles, à partir des apôtres, la vraie foi est résultée de leur foi en la sainte Ecriture, de l'Ancien Testament,

et spécialement des prophéties concernant Christ ? Sans doute, dès les premiers jours où les apôtres entrent en rapport personnel avec Christ ils le désignent bien comme celui que les prophètes ont annoncé. Mais la chose ne peut vouloir dire qu'ils aient été amenés à croire en Jésus-Christ. *après une étude attentive des prophéties de l'Ancien Testament* et une *comparaison en règle qu'ils auraient établie entre le contenu de ces prédictions et ce qu'ils entendaient et voyaient de lui.*

C'est bien plutôt la première impression immédiate produite sur leur cœur préparé par le témoignage du Précurseur qui a provoqué leur foi. Ils expriment ensuite leur foi évangélique en l*a mettant en rapport* avec celle qu'ils ont aux prophètes de l'ancienne alliance. Ils suivent à leur tour exactement la même marche quand ils sont appelés à prêcher l'Evangile ; ils exposent en tout premier lieu leur foi en rappelant les actes et les discours de Christ, après quoi ils en réfèrent comme *confirmation* au témoignage des prophètes. Et, de même que leur foi à eux était tout naturellement découlée de la *prédication* de Jésus, de même leur prédication *de Jésus* provoque la foi chez plusieurs autres. En tant que les écrits du Nouveau Testament sont à leur tour une prédication de Christ parvenue jusqu'à nous, ils provoquent également la naissance de la foi. Mais qu'on remarque bien ceci, il n'est pour cela nullement nécessaire de posséder sur ces livres une doctrine arrêtée, en vertu de laquelle ils seraient le produit d'une révélation divine particulière ou de l'inspiration. Bien au contraire, la foi devrait pouvoir naître par la voie que nous indiquons, quand bien même il ne nous serait resté qu'un document duquel il faudrait reconnaître qu'à côté du témoignage essentiel que Christ se rend à lui même et des premières prédications de ses disciples, il renferme des malentendus, des inexactitudes, des choses mal comprises qu'un défaut de mémoire aurait fait présenter sous un faux jour.

Pour arriver à la foi vivante nous n'avons donc nul besoin de partir d'une doctrine arrêtée sur la nature des écrits évangéliques ; personne n'a jamais réussi à amener les non croyants à la foi, au moyen d'une telle doctrine sur le Nouveau Testa-

ment. Il résulte de là que les apôtres ont pu posséder la foi avant d'être parvenus à cette phase distincte de la foi elle-même qui leur a permis de concourir à la composition de ces livres. Il doit en être de même pour nous, nous devons pouvoir arriver à la foi vivante, avant que la lecture de ces livres nous ait permis de concevoir l'état d'esprit dans lequel les auteurs les ont composés et de nous former sur leur nature une idée résultant de l'étude que nous en aurons faite. Il suit encore de là qu'une doctrine de ce genre sur l'état du Nouveau Testament ne pourra jamais être à l'usage que des *seuls croyants*.

Voilà pourquoi nous affirmons qu'il faut aller de Christ à l'Ecriture [1].

[1] Tout ce qui précède n'est guère qu'une traduction ou une paraphrase du § 128 de la *Dogmatique* de Schleiermacher. Ici comme en bien d'autres points ce profond penseur s'est fait l'organe de la conscience chrétienne des plus simples fidèles alors qu'ils répondent d'après leurs expériences les plus intimes, en dehors de toute préoccupation théologique.

Peut-être nous sera-t-il permis de rappeler que le premier article que nous avons écrit sur les matières théologiques, et cela avant de connaître la *Dogmatique* de Schleiermacher, s'attachait justement à montrer tout ce qu'a d'opposé à l'esprit chrétien la méthode rationnelle répudiée par le grand théologien. Il est vrai que nous avions déjà été à l'école de Vinet, qui ne pense pas autrement à cet égard que le père de la théologie allemande moderne.

Si nous rappelons ce fait déjà ancien, c'est uniquement pour ajouter que des voix autorisées protestèrent dans le canton de Vaud. Nous fûmes dénoncé en quelque sorte comme un plagiaire donnant à titre de découverte ce qui était connu depuis longtemps à Lausanne. Pour rassurer la conscience alarmée des novateurs vaudois, la rédaction de la *Revue chrétienne* crut devoir déclarer expressément : « Nous n'avons certes pas la prétention d'être les premiers depuis Pascal à marquer la voie véritable de l'apologétique chrétienne. » Obligé de revenir longuement sur le même sujet après plus de vingt ans, pouvons-nous le faire avec la certitude que ces idées ne paraîtront pas nouvelles et ne troubleront peut-être pas la paix de plus d'un respectable Epiménide ? — Voir dans la *Revue chrétienne* de 1854 : *L'apologie récusée* par le *Vicaire savoyard* et *l'apologie irrécusable de Pascal*, pag. 71, 337, 405.

C'est du reste le point de vue admis sans conteste par tous les théologiens évangéliques de l'Allemagne. Twesten, Rothe, Dorner sont pleinement d'accord à cet égard avec Schleiermacher : « Celui qui s'imagine

Reste à savoir comment Christ peut être autorité pour nous. M. Maurice Vernes reproche à la théologie indépendante d'avoir renoncé à la tradition de nos anciens dogmatistes qui fondent la religion sur la doctrine de *Jésus-Christ* (sur Jésus) pour suivre les libéraux qui en appellent à la doctrine prêchée par Jésus, à la *doctrina Jesu*. Là dessus M. Maurice Vernes nous prédit un échec en tout semblable à celui des libéraux. « Que l'école mitoyenne se défie, dit-il, de cette formule dangereuse : autorité souveraine de Jésus-Christ. Le jour où les textes évan-

dit Twesten, pouvoir établir, au moyen de preuves purement intellectuelles, que Dieu s'est révélé, que cette révélation est consignée dans l'Ecriture de sorte, que cette démonstration et la doctrine qu'elle établit ne sont pas seulement indépendantes de la foi chrétienne, mais la légitiment et la prouvent, méconnaît la nature de la foi et celle de la dogmatique. La foi en effet ne saurait naître de cette façon-là, et la mission de la dogmatique n'est pas d'élever par la méthode démonstrative un édifice de principes purement théoriques, pouvant tenir la place de la foi, mais d'exposer celle-ci d'une manière scientifique. » — « Aussi longtemps, dit Dorner, qu'on considère la foi en l'inspiration et en la divine autorité de l'Ecriture comme le premier pas dans la voie de la piété chrétienne, sans lequel il est impossible d'aller plus loin, et que l'on prétend que la foi réclamée par le christianisme est identique avec la foi en l'inspiration, on est condamné à voir poindre avec terreur et effroi chaque nouvelle critique du canon traditionnel de l'église. On n'est pas dans la disposition d'esprit convenable pour aborder avec calme les recherches historico-critiques, ni pour les examiner avec cette impartialité qui ne se préoccupe que de la vérité. Sans s'en douter on laisse à l'autorité de l'église le soin de décider en dernier ressort ; on perd le droit de retrancher les apocryphes. On court également le danger de fonder le christianisme sur les raisonnements de la sagesse humaine, qui ne peut établir que la vraisemblance et jamais une certitude complète. On risque de ne plus considérer le christianisme comme une harmonie de l'esprit et de la vie, qui, éminemment historique, se rajeunit à chaque génération, pour en faire, soit une histoire appartenant entièrement au passé et morte, sans aucune liaison intime avec le présent, soit un système d'éternelles vérités, sans vie aucune, auxquelles nous devons soumettre notre foi, notre conduite, notre volonté sur le témoignage de messagers divins, dont la mission est dûment paraphée. Mais cela s'appelle nous ramener sur le terrain de la loi, éterniser cette économie et affirmer que rien ne saurait la dépasser. Quel est en effet le signe de la servitude ? C'est de ne pas reconnaître la vérité comme vérité, de la faire dépendre de témoignages purement humains et d'autorités extérieures, au lieu de se laisser convain-

géliques chancelleraient devant ses yeux, comme il est arrivé aux libéraux, elle est menacée de retomber dans le rationalisme, ou bien il se fera un partage, les uns allant à la théologie nouvelle, les autres revenant, en désespoir de cause, à l'orthodoxie traditionnelle. Je ne saurais trop attirer l'attention des théologiens de cette école sur les raisons qui ont porté tous les dogmatistes de l'église, depuis saint Paul, à donner la préférence à la *doctrine de la personne de Jésus-Christ* sur la doctrine *enseignée par Jésus-Christ.* »

Notre auteur sera sans doute heureux d'apprendre qu'il

cre par la puissance intérieure de la vérité et par sa connaissance qui rend libre. (Jean VIII, 37; XIV, 26.) Notre théologie moderne a conservé une grande égalité d'esprit au plus fort du danger que faisaient courir à la foi les entreprises de la critique. Savez-vous l'explication de ce mystère? C'est qu'elle sait à merveille que la foi en l'inspiration du canon traditionnel n'est pas la condition, le premier pas indispensable dans la voie qui conduit à croire en Christ; que cette foi en l'Ecriture n'implique pas la foi chrétienne ; qu'elle ne suffit pas à l'établir. *Enfin la théologie moderne sait aussi que le développement de la vie religieuse morale, réelle et non pas exclusivement intellectuelle, ne manque pas de conduire celui qui s'y est confié avec droiture et persévérance, non-seulement à Christ, mais aussi à reconnaître l'autorité normative et divine des documents de la révélation.* C'est là tout ce qu'il faut à l'individu et à l'église. L'autorité normative de la Sainte Ecriture obtient ainsi un beaucoup plus haut degré de certitude que celle que pourrait lui conférer la théorie la plus développée de l'idée alexandrine de l'inspiration. Mais cette certitude de l'autorité de la sainte Ecriture nous la puisons aussi dans l'autorité de Christ, après que sa puissance rédemptrice et sa dignité nous sont devenues par la foi choses certaines. Le contraire n'a pas lieu: nous ne possédons pas Christ en vertu d'une autorité divine, vraie, certaine de l'Ecriture. La Parole de Dieu ne nous a pas été donnée pour nous séparer de Christ, pour le supplanter lui et son esprit. Si la communion avec l'Ecriture devait tenir la place de celle de Christ, on la traiterait d'une manière superstitieuse, on pècherait contre Christ qui est le Seigneur et le maître de l'Ecriture ; d'autre part contre l'Ecriture elle-même dont l'unique but est de nous conduire à lui... » — Pour tout ce qui concerne ces matières, nous renvoyons à l'ouvrage de Rothe, *zur Dogmatik*, dont il a paru ici même, en décembre 1871, une analyse complète reproduite dans notre volume la *Théologie allemande contemporaine*. Nous ne saurions trop recommander la méditation attentive de cet ouvrage classique de Rothe à quiconque désire se rendre compte des aspirations et des principes de la théologie évangélique moderne.

prêche des convertis. Nous ne réussissons pas à comprendre ce qui a pu le conduire à nous imputer une doctrine qui n'est nullement la nôtre. Ce point est à notre sens d'une importance capitale. Le christianisme se distingue surtout des autres cultes par le rapport qu'il établit entre Jésus et sa religion. C'est particulièrement ici que la différence est frappante entre lui et les autres espèces de monothéisme, le judaïsme et le mahométisme. Moïse et Mahomet sont des fondateurs de religion, mais Jésus est le christianisme même. Il se trouve avec l'Evangile dans un rapport spécifiquement différent de celui qui règne entre le judaïsme et Moïse, entre l'islamisme et Mahomet. « On se représente, dit Schleiermacher, que Moïse et Mahomet ont été choisis, et cela d'une façon en quelque sorte arbitraire, dans la foule des hommes leurs semblables dont ils ne différaient que peu. Et que ce qu'ils ont reçu en fait d'enseignements et d'ordonnances, ils ne l'aient pas moins obtenu pour eux-mêmes que pour les autres. Il n'est pas de sectateur de ces religions qui ne soit prêt à confesser que Dieu aurait pu tout aussi bien faire promulguer la loi par un autre personnage que par Moïse et que l'islamisme aurait pu être apporté par tout autre que par Mahomet. Christ, au contraire, est présenté comme seul Sauveur pour tous les hommes, on ne conçoit pas qu'il eût pu avoir lui-même sous aucun rapport besoin de rédemption. La voix générale reconnaît que dès le début il a été différent des autres hommes et doué dès sa naissance de la force rédemptrice [1]. »

[1] *Dogmatique* de Schleiermacher, XI. — Rothe ne pense pas autrement. Nous rappellerons ici quelques paroles caractéristiques. « Christ est la révélation même. Au sens rigoureux, Jésus est le seul inspiré de tout le Nouveau Testament, et parce qu'il est entièrement et absolument inspiré il est plus encore : celui en qui Dieu habite. Le Sauveur manifeste entièrement Dieu au monde en se révélant lui-même.... Toute sa vie étant une manifestation adéquate de Dieu, sa conscience ne cesse d'être l'inspiration absolue ; voilà pourquoi la révélation de Dieu devient la réelle incarnation de Dieu en sa personne. »

« Tous les théologiens sont à peu près d'accord pour nier ce qu'on appelle la perfectibilité de la révélation. Dieu étant réellement devenu homme en Christ, il a été en lui aussi absolument révélé aux hommes ; on ne peut imaginer une rédemption dépassant, pour nous hommes, celle qui nous a été faite par Christ. » (Hébr. 1, 1.)

La personne de Jésus tient donc si étroitement au christianisme qu'elle ne saurait en être séparée ; il est l'incarnation de l'idée même de la religion, il est l'autorité absolue en fait de religion parce que en lui la Parole s'est faite chair. Jésus est en

« On l'a dit avec beaucoup de raison, la grande évolution que les laïques modernes sont en train d'accomplir par rapport à la connaissance religieuse, consiste en ceci : il faut chercher la pierre angulaire et le centre du christianisme, non pas dans un livre, mais dans une personne.... »

Citons encore quelques paroles caractéristiques de ce théologien éminemment croyant sur le besoin pressant de donner aux laïques une notion plus exacte de la Bible: « C'est, dit-il, une des missions les plus importantes et les plus pressantes de la théologie moderne de faire connaître à l'église, avec réflexion et prudence, mais en toute droiture, et avec une ingénuité pleine de confiance, comment les théologiens ont été amenés consciencieusement à considérer la Bible dans son ensemble et dans ses détails, en mettant à profit toutes les ressources que la science a placées à leur disposition. Il est impossible, avant tout, il est contraire à l'Evangile que les choses continuent longtemps d'aller comme elles vont. D'un côté, nous avons la théologie qui étudie la Bible au point de vue critique et qui, par suite de ce travail, se fortifie toujours plus dans une opinion qui, tout en préservant la dignité du livre, diffère du tout au tout de l'idée traditionnelle : d'un autre côté, l'église qui persiste dans l'ancienne manière de voir, dans une parfaite innocence que la théologie ne vient en rien troubler. Cela ne saurait durer, de part et d'autre il faut revenir à la vérité et à l'honnêteté; c'est à la théologie qu'il appartient de faire le premier pas. Il est de son devoir de faire proclamer, au sein de l'église, le droit et le devoir de traiter la Bible comme elle le fait elle-même et de familiariser les croyants avec les résultats critiques qui doivent être considérés comme assurés. Le problème est difficile, mais il ne saurait être insoluble, aussi sûr que le vrai Christ réel, celui de l'histoire et non celui de la dogmatique, est la vérité absolue. Ce qui rend le problème particulièrement épineux, c'est qu'il a été négligé depuis longtemps par notre théologie et qu'aucune base n'a été posée pour sa solution. Les théologiens qui jouissent de la pleine confiance de l'église doivent les premiers mettre la main à l'œuvre; qu'ils le fassent donc avec joie, car l'entreprise est assez importante pour qu'ils ne craignent pas de compromettre pendant quelque temps la confiance qu'ils inspirent. Il y a déjà des années que l'un de nos théologiens les plus respectables, Tholuck, leur a donné un exemple qu'ils devraient se hâter de suivre en foule. C'est notre plus strict devoir de rectifier les idées de nons-théologiens qui s'imaginent naïvement qu'il faut être incrédule pour ne pas considérer la Bible du même œil que l'ont fait jadis nos pères. Il importe de leur

même temps *le chemin, la vérité et la vie.* Quand donc on nous demande de placer l'autorité dans la vérité, nous y consentons sans peine, pourvu qu'il soit bien convenu qu'il faut entendre par là non ce que Jésus a enseigné, mais sa personne même qui

faire comprendre que la critique historique, bien loin d'être une invention de l'incrédulité ou du rationalisme, hostile à la révélation divine, est une exigence à laquelle l'église évangélique ne pourra, sous aucun prétexte, se soustraire en bonne conscience aussi longtemps qu'elle demeurera fidèle à son principe. Bien qu'elle ne mette pas le moins du monde en danger la foi en Jésus-Christ, elle arrive certainement à des résultats divers qui doivent effrayer ceux qui ne connaissent pas d'autre manière de considérer la Bible que celle qu'ils ont apprise de l'ancienne dogmatique. Laisser ignorer aux laïques cet état de la question et les difficultés réelles auxquelles vient se heurter une critique sans préjugés surtout quand il s'agit de l'Ancien Testament, et même aussi souvent du Nouveau, serait avant tout un manque de droiture et de charité impardonnable, et de plus une imprudence manifeste. Voici, en effet, ce qui ne manquerait pas d'arriver. Le nombre de ceux qui ont des doutes à l'endroit de la Bible étant incalculable, une complète défiance finirait par s'établir au sujet de sa crédibilité. On se déciderait à la laisser de côté, comme un livre n'offrant nulle part un fondement solide. »

Cet appel direct à la conscience et à la droiture des théologiens, qui, paraît-il, ne serait pas déplacé en Allemagne, est parmi nous d'une opportunité saisissante. Mais le bon Rothe est bien naïf quand il exhorte « les théologiens qui jouissent de la pleine confiance de l'église à être des premiers à mettre la main à l'œuvre pour faire disparaître le malentendu entre le peuple chrétien et la théologie moderne. » Bien loin de risquer de compromettre leur influence en abordant ces questions délicates, ils ont recours aux interprétations les plus ingénieuses pour favoriser les préjugés populaires et empêcher le jour de se faire. Fort peu désireux de porter l'opprobre de la vérité, on la tait, ou la voile, laissant les téméraires aux prises avec les superstitions régnantes, sans entendre la voix de la conscience qui devrait inspirer un élan généreux pour voler au secours de ces imprudents. Le tort unique de ces derniers n'est-il pas, en effet, de proclamer hautement ce que l'on se dit soi-même tout bas? Au point où nous en sommes, si ceux qui jouissent de la confiance du peuple chrétien ne craignaient pas de compromettre leur influence en lui disant la vérité, il aurait bientôt perdu ses dernières illusions. Attendra-t-on qu'une théologie impossible ait entièrement perdu la cause de la religion ? La position de la chrétienté évangélique est certes assez critique pour que tous ceux qui comprennent quelque chose à la question ne retiennent pas plus longtemps une parole de paix.

est la vérité. L'Ecriture à son tour ne contient la vérité que parce qu'elle nous a conservé vivante la personne de Jésus et dans la mesure où elle nous l'a conservée.

III

On le voit, nous acceptons les conditions sans lesquelles, d'après M. Vernes, il ne peut y avoir de développement théologique normal. Il faudrait que de son côté il se gardât de toute réaction en faveur d'une autorité extérieure qui, bien loin de favoriser les progrès d'une théologie nouvelle, ne manquerait pas de les arrêter. Nous applaudissons des deux mains quand notre auteur s'écrie : « Rebâtissons une église à laquelle on puisse croire et se soumettre, qui soit assez supérieure par la pensée et la foi aux simples individus pour que ces sentiments, si décriés aujourd'hui, *de foi en l'église* et de soumission à *l'église* n'aient plus rien que de naturel pour le jeune homme, qui, entrant dans ce grandiose édifice de l'église de Jésus-Christ, toujours une dans sa diversité, s'inclinera plein de respect et recevra avec recueillement les enseignements d'un plus savant que lui. Aujourd'hui nous avons changé tout cela, à droite comme à gauche. Le Réveil a jeté par dessus bord la théologie de l'église, et nous voilà livrés aux imaginations particulières ; la théologie nouvelle a jeté par dessus bord la théologie apostolique, et nous allons à la libre pensée. » Notre auteur a raison, voilà trop longtemps que l'ignorance, au service de la fantaisie individuelle, fait des siennes dans les deux camps. Nous avons assez gémi sous le despotisme des hommes sans mandat pour qu'il soit permis de désirer le retour d'une autorité ecclésiastique à laquelle on puisse se soumettre avec confiance. N'oublions pas toutefois que si l'église comme ensemble a perdu la place qui lui revenait de droit, cela tient à ce que les représentants des innovations les plus innocentes et les plus légitimes l'ont constamment trouvée sur leur chemin. Le Réveil en particulier est moins coupable d'avoir jeté par dessus bord la théologie de l'église que d'avoir, à première vue et sans y regarder de trop près, choisi dans la dogmatique traditionnelle ce qui paraissait

lui convenir. S'il avait possédé le courage et la liberté d'esprit joints à la vitalité nécessaire pour se faire une théologie nouvelle ; si au lieu de tourner de bonne heure au piétisme, il se fût montré un mouvement franchement novateur et mystique, nous ne serions pas où nous en sommes. La tentative doit être reprise aujourd'hui en sous-œuvre dans des circonstances peu favorables. On ne croira de nouveau à l'église, on ne se soumettra à son autorité que lorsque, se bornant à demander des fidèles l'adhésion personnelle et vivante à ces vérités morales et religieuses élémentaires qui se saisissent par le cœur et la conscience, elle laissera chacun libre de se former une théologie, en tenant grand compte des leçons et des expériences du passé. Nous n'avons jusqu'à présent que trop méprisé la tradition ; n'allons pas nous mettre à l'adorer; nous ne faciliterions pas la marche du char du progrès en transportant le sabot simplement d'une roue à l'autre.

M. Maurice Vernes ne dépasse-t-il pas la juste limite lorsqu'il s'écrie avec une confiance qui, il est vrai, ne se maintient pas jusqu'au bout du paragraphe: « Plût à Dieu que nous eussions compris plus tôt la force, la vérité admirable qui résident dans ce grand organisme catholique dont nous nous sommes séparés malgré nous il y a trois siècles. *Malgré nous*, voyez Luther et ses efforts incessants pour ne pas déchirer l'église. Quoi de plus beau que cette immense église, abordant par l'organe de ses grandes assemblées les litiges du jour et les tranchant selon les besoins nouveaux, — *si elle ne s'était montrée infidèle à sa cause et si cette organisation faite pour favoriser les mouvements légitimes de la pensée, tout en les réglant, et précisément par là, n'avait fini par devenir oppressive des consciences*. »

Sans remonter au schisme de l'orient et de l'occident, en mettant celui du XVI^e^ siècle sur le compte de Rome, M. Vernes avoue qu'il arrive immanquablement un moment critique où ces organismes grandioses vont à l'encontre du but pour lequel ils ont été formés. A mesure qu'ils se consolident, ils deviennent impitoyables à l'égard des esprits indépendants qu'ils expulsent comme hérétiques ; ils perdent la flexibilité nécessaire pour donner essor à la vie nouvelle qui aspire à les trans-

former. Bien loin de renoncer aux funestes tendances qui les compromettent ils y abondent, ils les exagèrent au moment critique. Dans ces heures de vertige, — l'exemple du concile de 1870 est là pour le prouver, — on espère se sauver plutôt par l'exagération de ses défauts que par un retour à ses vertus. Et il ne faut pas croire que les grands organismes protestants montrassent plus de sagesse. Nous l'avons dit plus haut, il n'est pas d'église de la réformation qui ait su au bon moment alléger sa confession de foi pour répondre aux nouveaux besoins de l'époque. L'évolution n'est décidément pas à l'usage des grands organismes ; ils se laissent miner par la dissidence et emporter par la révolution. Nous verrons en peu d'années si l'Amérique saura mieux faire que nous. Là aussi il s'est constitué de grandes églises protestantes selon l'idéal de M. Maurice Vernes. Et maintenant que le moment serait venu de répondre au désir qui se fait sentir de divers côtés de réviser les confessions du XVI^e^ siècle, on ne manque pas de nombreuses fins de non recevoir; il semble qu'on veuille — et cela dans un pays de liberté absolue — jouer exactement le même jeu que les grandes églises du XVI^e^ siècle en Europe.

Il ne faut donc pas que les inconvénients inhérents au principe protestant nous conduisent à nous forger un catholicisme idéal, dont la simple perspective nous ferait pleurer de tendresse. En faisant dépendre les rapports du fidèle avec Christ, des rapports du fidèle avec l'église, le catholicisme, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, a pris rang parmi les religions cléricales, formalistes qui ont fait leur temps. Il est impossible, sans des sous-entendus qui trahissent trop la diplomatie, des fictions percées à jour, qu'une réduction de ce grand organisme catholique puisse convenir à l'église protestante. Dans sa noble ambition, celle-ci doit viser à recueillir dans son sein les seuls hommes de bonne volonté qui sont arrivés à l'âge de majorité en fait de religion.

La théologie indépendante nous paraît s'être mieux tenue dans la juste mesure lorsque, par l'organe des professeurs de la faculté de théologie de l'académie de Lausanne, elle a déclaré dans un rapport mémorable: « Nous vous aurons résumé en quelques

mots l'essence de notre théologie sur la question qui forme le nœud de la situation actuelle et de ce qu'on pourrait appeler la crise dans laquelle se trouve engagée notre église, quand nous vous aurons dit que notre théologie se propose, d'abord, de chercher la conciliation de ce qu'il y a de vrai dans les principes que proclament les deux partis en présence, — principes qu'ils ont, à l'envi, dénaturés et faussés en les exagérant; — en d'autres termes et avec plus de précision, nous revendiquons, contre les uns le droit et le devoir vis-à-vis de l'Ecriture sainte, d'une liberté d'examen qui ne soit pas du rationalisme, — et, contre les autres, le droit et le devoir, à l'égard de la tradition d'une estime et d'un respect qui ne soit pas du catholicisme. Ensuite, nous affirmons la possibilité de cette conciliation et nous en poursuivons la réalisation, non pas sous l'inspiration d'un puéril désir de la paix à tout prix, ou d'une répugnance aveugle pour des affirmations absolues, mais en vertu d'une conviction positive et sur la base de principes parfaitement déterminés [1]. »

Voilà comment, ayant la tradition pour base d'opération et la sainte Ecriture pour norme, la conscience chrétienne, pourvue de toutes les ressources que peut fournir la science, est appelée à dégager la vérité éternelle des superfétations qui sont venues la défigurer pendant le cours des siècles. Cette entreprise est des plus délicates. On hésite sans cesse entre la crainte de ne pas aller assez loin et celle de dépasser le but, et l'un des dangers, on le sent, n'est pas moins funeste que l'autre. Rejetez-vous à titre d'élément temporaire et humain ce qui fait partie de l'essence même de l'Evangile, vous en affaiblissez d'autant l'action en le mutilant. Permettez-vous au contraire à l'épais sédiment déposé par les siècles d'en ternir la fraîcheur et l'éclat, vous l'émoussez et vous en paralysez l'effet. Nous nous sommes prononcé d'une façon suffisamment catégorique en faveur de l'importance de la dogmatique pour ne pas risquer d'être mal compris en disant que cet élément humain, vêtement indispensable, à joué trop souvent à divers

[1] *Rapports présentés au Synode du Canton de Vaud dans sa session ordinaire du 12 novembre 1872.*

égards, le rôle de la funeste robe de Déjanire posée sur les robustes épaules d'Hercule. Il arrive un moment où il faut absolument enlever le manteau étranger sous peine de voir le héros périr sans retour; et, d'un autre côté, on ne saurait effectuer l'opération d'une main trop délicate, de peur de faire jeter les hauts cris au malade, en lui enlevant des lambeaux entiers de chair vive. Dans cette position tragique vous êtes constamment importuné par les lamentations des esprits simples qui n'ont pas même l'idée qu'on puisse songer à une opération de ce genre. Ils ont accepté de confiance la forme avec le fond; vous ne pouvez toucher à la première sans passer à leurs yeux comme des téméraires portant une main profane sur le second. Comment exiger que des hommes qui, pendant des années de dévouement et de zèle, ont prêché la dogmatique ou la théologie, en croyant de la meilleure foi du monde annoncer le pur Evangile, consentent à tenter ce départ si risqué entre la religion et la théologie ? Eussent-ils réussi pour leur propre compte à s'élever jusqu'à cette distinction éminemment abstraite et subtile entre le fond et la forme, de quel cœur iraient-ils en faire la confidence à des églises qu'ils ont édifiées, à des catéchumènes qu'ils ont, sans avoir égard à ces finesses scientifiques, heureusement conduits dans la voie du salut? Ajoutons que dans ces heures critiques il se rencontre toujours de prétendus défenseurs de la saine doctrine qui se chargent dévotement d'attiser le feu, de provoquer les malentendus et de répandre parfois à pleines mains autre chose que de l'huile sur les plaies saignantes. Comment s'étonner que les esprits pratiques se gardent de tremper dans une pareille entreprise, que les hommes prudents attendent, avant de prendre position, de voir comment tourneront les choses et que les conservateurs ahuris aillent se jeter tête baissée dans les bras de la première autorité venue, chargée de les débarrasser du lourd fardeau de pareilles responsabilités. Hélas ! pauvre orthodoxie, forte et saine doctrine du passé, qui sus inspirer de si mâles vertus à nos vieux huguenots dont tu avais fortement trempé le caractère, c'est en adoptant ces allures suspectes que nos pères auraient répudiées avec colère, qu'on se

fait aujourd'hui la facile réputation d'être tes derniers, tes plus fidèles soutiens!! Les téméraires se trouvent ainsi forcément chargés d'entreprendre une œuvre délicate qui rentrerait dans les attributions des esprits sages et modérés.

Toutes ces considérations prêchent en faveur des ménagements et des égards, mais elles ne sauraient relever les hommes intelligents de l'impérieuse obligation de travailler à l'œuvre pressante, indispensable. Les convulsions sans cesse renouvelées, les bouleversements étranges de ce qu'il reste encore de l'église sont comme autant d'invitations adressées à ceux qui se trouvent en état de comprendre. L'Evangile n'entend ni abdiquer ni mourir ; le christianisme se livre à des efforts incessants pour reconquérir sa vitalité première après avoir répudié les éléments étrangers qui le paralysent. Il est sans doute excellent de veiller à ne pas scandaliser hors de propos les simples ; mais d'autre part ne conviendrait-il pas aussi de songer à ceux qui se tiennent à l'écart, en attendant de transformer leur indifférence en hostilité, faute de savoir reconnaître la vérité humaine parce qu'elle est divine et éternelle, sous le costume de convention qui trop souvent la voile et la dépare ?

Ceux qui ont compris la grandeur et la délicatesse de l'entreprise n'ont qu'à s'y lancer avec résolution et courage, ne négligeant rien pour éviter les malentendus et les scandales, mais en se disant bien qu'ils ne manqueront pas d'en provoquer. Ce qui est arrivé au Maître doit servir d'encouragement et de leçon aux disciples. A bien des égards, l'œuvre de Jésus a consisté aussi à faire le départ entre le fond et la forme, entre l'esprit et la lettre ; il faisait appel à tout ce qu'il y avait d'authentique, de divin, de permanent dans le judaïsme, pour amener les meilleurs d'entre son peuple à accepter ce Messie dont Moïse et les prophètes avaient eu pour mission de préparer la venue. Jésus avait incontestablement tout ce qu'il fallait pour mener à bonne fin cette œuvre éminemment délicate ; il n'est pas moins tombé comme victime méconnue, frappée par les meilleurs d'Israël, les dévots officiels réfugiés derrière le boulevard inexpugnable de la tradition. Le grand organisme du judaïsme ne put être transformé par une évolution, une révolution sanglante fut im-

posée par de prétendus conservateurs. Pendant le cours des âges, le même accident est arrivé à bien des disciples ; ce n'est que rarement et à de longs intervalles qu'il a été donné à quelques-uns d'être compris et suivis, quand ils ont voulu mettre en lumière quelque côté méconnu de la vérité.

Nous l'avons dit récemment : cette entreprise de formulerune théologie nouvelle, extrêmement délicate dans tous les temps, le devient encore plus dans nos circonstances, à la suite d'échecs éclatants qui ont semé de toutes parts le découragement et la défiance. M. Maurice Vernes veut bien reconnaître néanmoins que la théologie indépendante n'est pas sans remplir quelques-unes des conditions qui peuvent amener le succès. « Mais ce qui assure, dit-il, pour quelque temps au moins, les destinées de l'école mitoyenne, c'est qu'elle affirme une autorité extérieure souveraine à la conscience individuelle. Par là elle a l'espoir de résoudre le problème devant lequel ses devanciers ont échoué. » Rien ne caractérise mieux que cette remarque l'état de dispersion et d'indiscipline intellectuelle dans lequel nous nous trouvons. Il est donc une tendance de laquelle on peut dire à titre d'éloge « qu'elle affirme une autorité extérieure souveraine à la conscience individuelle ! » C'est que nous venons de traverser une époque qui rappelle ces beaux jours de la sophistique grecque où Protagoras proclamait l'individu la mesure de toutes choses. Les divisions, les opinions contraires ne manquaient pas parmi les sophistes ; ils tombaient toutefois d'accord quand il s'agissait de déclarer que les caprices et la fantaisie de chacun étaient la norme de la vérité. Les libéraux ont largement mis cette maxime en pratique, sans s'apercevoir qu'elle conduit droit à l'absurde. Pour notre part, au risque d'encourir le reproche d'inconséquence, nous n'éprouvons aucun embarras à accepter à titre d'éloge pour la théologie indépendante ce dont on se plaît à lui faire un reproche. Nous avons appris de Schleiermacher, de Vinet et de Pascal que le christianisme ne saurait être compris du dehors. On n'en saisit le sens et la portée que dans la mesure où on vit et le pratique. De sorte que les progrès dans la connaissance intellectuelle de l'Evangile sont chez chacun proportionnés à ceux qui

s'effectuent dans la voie de la communion avec Christ et dans la sainteté. Et, comme nous avons encore la faiblesse de ne pas nous croire saints, nous ne saurions nous tenir pour infaillibles. La vérité chrétienne, telle qu'elle ressort des divers types apostoliques ramenés à l'unité, continue à planer au dessus de nous comme un idéal supérieur à réaliser. On nous assure que les hommes intelligents qui ces derniers mois ont suivi le mouvement du réveil, commencent à s'apercevoir que les choses ne sont pas précisément aussi simples qu'ils l'avaient cru d'abord et qu'en tout cas il ne suffit pas de répéter une formule plus ou moins correcte sur les procédés de la sanctification pour être magiquement, instantanément, sanctifié à tout jamais. Nous les félicitons cordialement de rompre compagnie aux libéraux qui seuls jouiront du bonheur inappréciable de n'avoir à s'incliner devant aucune autorité extérieure d'aucun genre, apparemment parce que chacun d'eux a pleinement réalisé pour son compte l'idéal chrétien dans sa vie non moins que dans son intelligence. Il faut vraiment une grâce d'état pour être en mesure de répudier ainsi toute autorité extérieure. A ce compte-là, chaque individu, quelle que fût sa condition spirituelle, sa culture, ferait, chaque jour et à toute heure, de sa capacité à s'assimiler la vérité religieuse le critère de la réalité même de cette vérité. La parodie ultramontaine du principe protestant se trouverait réalisée ; chaque libéral serait pape sans qu'il eût besoin d'avoir la Bible à la main; renonçant à des distinctions subtiles, il parlerait constamment *ex cathedra*. Dès le début, il y a plus de vingt ans, nous nous sommes permis de repousser cette prétention comme un peu excessive; l'usage qui en a été fait depuis n'est pas précisément de nature à nous réconcilier avec elle. Nous avons vu comment bien des hommes distingués, en nous promettant une théologie moderne, une dogmatique renouvelée, en sont venus, malgré eux, à se débarrasser lestement et en fort peu de temps de la religion dans ce qu'elle a de plus élémentaire, pour tomber dans le dilettantisme théologique, voire même dans la plus complète indifférence. C'est donc une affaire entendue : nous avons toujours été et nous demeurons des inconséquents qui, croyant

à la révélation divine et au christianisme, manquent de cette résolution virile qui permet à tant d'esprits affranchis de jeter par-dessus bord, sans le moindre scrupule, tout ce qui dans un moment donné ne leur paraît pas assimilable. Nous avons la naïveté de croire que dans l'acquisition de la vérité religieuse, comme dans toutes les autres sciences, il y a un progrès incessant, et nous ne réussissons pas à saisir que le moyen le plus naturel et le plus prompt de l'assurer soit de rejeter sans retour ou de tenir en suspicion ce qu'on ne peut s'assimiler à un certain jour et à une certaine heure, faute de le comprendre. L'Ecriture demeure donc pour nous, non pas une autorité extérieure infaillible à laquelle nous allons demander des lumières sur une foule de sujets dont elle n'a pas pour mission de nous instruire, mais une autorité morale et religieuse, en qualité d'histoire authentique et vivante d'une révélation que nous tenons pour bien réelle. Il est possible de respecter l'autorité, sans devenir le moins du monde autoritaire. Ce n'est qu'en prenant cette attitude à la fois respectueuse et libre que la conscience chrétienne, déjà affranchie et renouvelée par l'Evangile, peut avancer de progrès en progrès, allant sans cesse s'affranchissant et se renouvelant. C'est là ce rationalisme légitime, ce rationalisme chrétien et éminemment protestant, à la faveur duquel on entre toujours plus avant dans le sanctuaire, tandis que l'autre nous fait voir simplement comment on en sort. « Il pénètre, dit Gass, jusqu'aux profondeurs de la vie chrétienne, il se laisse saisir par la puissance des idées et des faits de l'Evangile; il cherche par la comparaison et la critique des sources à s'approprier la foi chrétienne, c'est-à-dire une croyance compatible avec les résultats généraux des sciences. Le rationalisme chrétien peut à son tour prendre des directions différentes suivant qu'il montre plus ou moins de réceptivité pour l'idée chrétienne et pour la puissance des faits en religion. Il est hors d'état de trouver une pierre de touche infaillible pour découvrir ce qui est définitivement d'accord avec la raison, ou ce qui la contredit, parce qu'une telle appréciation dépend de la conscience scientifique dans chaque moment donné. Il trouve aussi son contre-poids dans l'autorité qu'exerce naturellement

sur lui le contenu inépuisable de la littérature biblique [1]. »

Il est vrai que, posée en ces termes, la question devient complexe comme la vie elle-même. On n'est plus en présence de ce dilemme si simple qui ne vous laisse d'alternative qu'entre le *Syllabus* et l'athéisme. Certains esprits trouvent tout naturel et très logique de choisir entre ces deux excentricités, qui vous refoulent, l'une vers le pôle nord, l'autre vers le pôle sud. Le malheur est qu'on ne saurait pas plus vivre dans l'une que dans l'autre de ces deux régions extrêmes qui se ressemblent à s'y tromper. Or il est des gens qui ont la simplicité de s'obstiner à vivre, de ne pas vouloir répudier la morale et la religion, sous prétexte de faire de la théologie.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que ceux qui s'efforcent de faire droit à tous les éléments du problème soient amenés à marcher avec quelque lenteur. On se débarrasse plus promptement d'une théologie qu'on n'en formule une nouvelle. Certains esprits impatients se plaignent d'interminables lenteurs, alors qu'ils se gardent prudemment de mettre la main à l'œuvre. M. Maurice Vernes, beaucoup plus équitable, trouve que l'école indépendante n'a pas été trop mal inspirée en marchant à pas comptés. « Avertie par les écarts de sa devancière, dit-il, elle a marché d'un pas plus lent et a su conserver une place autrement considérable à la vie religieuse. » La théologie indépendante a moins de mérite à avoir marché lentement que ne lui en accorde M. Vernes ; cette allure lui a été imposée par les circonstances et en bonne partie par l'hostilité ou l'indifférence du public. Du reste, une marche plus accélérée fût-elle possible, il conviendrait de s'en garder soigneusement, ne fût-ce que pour ne pas laisser en arrière ceux qui ont déjà tant de peine à comprendre et à suivre. Ce n'est pas d'une question d'années et de mois qu'il s'agit en tout ceci ; le temps, a-t-on dit, ne respecte que ce qu'il contribue à faire ; on sait par contre que les éphémères trouvent moyen de naître, de remplir leurs diverses fonctions physiologiques et de mourir, le tout en vingt-quatre heures. Les réformateurs dont le succès avait été préparé par les nombreux échecs du moyen âge, n'improvisèrent

[1] *Théologie allemande contemporaine*, pag. 220.

pas leur dogmatique. Avant de songer à en donner une, il faut que la nouvelle école place des hommes distraits ou ayant leur parti pris dans l'état psychologique voulu pour comprendre qu'il doit y en avoir une. Encore une fois, pourquoi la théologie indépendante se hâterait-elle ? Elle peut laisser les hommes du passé, orthodoxes ou libéraux, en pleine jouissance d'un présent qui tend toujours plus à disparaître, et compter avec confiance sur l'avenir. La religion chrétienne, indispensable à l'individu et à la société, ne saurait se maintenir que si l'on réussit à l'alléger du lourd bagage des siècles passés, pour arriver à une conception qui s'accorde avec notre culture, nos préoccupations et nos progrès en tout genre. Avec une perspective pareille on ne saurait céder à la tentation de tout compromettre par des résultats qui ne seraient pas suffisamment élaborés. La théologie indépendante peut être patiente parce qu'elle a le sentiment de faire une œuvre permanente. — Mais en attendant, nous objecte-t-on, il faut vivre, il faut sauver des âmes. Sans nul doute, mais cette objection ne nous touche guère ; elle n'a de sens que dans la bouche des hommes qui estiment que le fidèle vit de théologie. Quant à nous, nous vivons de foi, raison nouvelle de ne pas trop nous presser. Les rôles en tout ceci sont étrangement intervertis. Au premier rang des esprits inquiets qui réclament impérieusement qu'on leur improvise une dogmatique et qui font de ce point une question de vie ou de mort, brillent ceux qui crient contre la science et qui se croient en possession de l'Evangile dans toute sa fraîcheur et sa spontanéité, avant qu'il eût subi aucune élaboration humaine. Qui voit-on, au contraire, calmes, pleins de confiance, comptant fermement sur un succès plus ou moins lointain, mais assuré ? Justement les hommes d'étude, qui conviennent en toute franchise que la conception humaine de la vérité, que l'élément rationnel et systématique, d'ailleurs si précieux, leur fait pour le moment défaut ! Les prétendus chrétiens simples croient tout perdu parce que l'élément humain ancien n'est pas encore remplacé, et ce sont les hommes appelés à cultiver spécialement le côté rationnel et intellectuel qui persistent à espérer et à avoir confiance, alors que les ap-

puis extérieurs humains font défaut ! Le bon peuple se trompe étrangement de côté quand il crie au rationalisme ! Oui, nous oserons être imprudents à l'exemple de saint Paul et déclarer, ce qui saute aux yeux de quiconque sait réfléchir, que c'est la théologie indépendante qui représente le parti de la foi au milieu d'une génération de soi-disant orthodoxes qui ne sont très souvent que des rationalistes et des incrédules. Il est vrai qu'on a une précieuse ressource : pour s'attribuer le droit de croire, on déclare encore solides et fermes ces appuis charnels dont on n'estime pas pouvoir se passer, ces systèmes humains qui s'écroulent de toutes parts ; on se refuse à examiner de peur de voir clair. Quant à nous, sachant qu'il ne saurait y avoir de vérité contre la vérité, nous ne craignons de porter l'investigation sur aucun article. Et si parfois, faute du système, de la conception générale que nous cherchons, il nous arrive d'être sans réponse devant telle objection ou telle difficulté, bien loin de les nier, nous croyons qu'il est loyal et plus chrétien de les reconnaître et de s'écrier au besoin comme l'aveugle-né: *Je sais bien une chose, c'est que j'étais aveugle, et maintenant je vois...* Dans des jours d'ébranlement et de crise comme les nôtres, il s'agit d'employer le peu de foi qu'on a, non pas à nier l'évidence et à se déclarer d'autant plus disposé à se soumettre que la chose à accepter sera plus absurde, — fallût-il accorder que c'est Jonas qui a avalé la baleine, — mais en appeler à la seule bonne preuve, à la démonstration d'esprit et de puissance. Lorsqu'on en a fait personnellement l'expérience, elle permet de demeurer ferme, tout en reconnaissant les brèches nombreuses faites au rempart traditionnel, aux ouvrages extérieurs qui entourent le roc sur lequel on est établi. Qu'on se le dise bien, *c'est par foi que nous sommes hétérodoxes.* Tel théologien indépendant qu'on ferait volontiers passer pour incrédule aurait depuis longtemps renoncé à sa tâche difficile, ingrate, s'il n'avait eu plus de foi aux simples faits moraux et religieux de l'Evangile, dépourvus de toute systématisation humaine, que bien des hommes n'en montrent pour un bagage prétendu orthodoxe sous lequel ils succombent, faute d'avoir la vigueur morale indispensable pour oser le répudier ou le défendre. La

dogmatique et la théologie sont indispensables, personne n'en est plus convaincu que nous, mais enfin on n'en vit pas plus qu'on ne se nourrit du pétrin et des moules dans lesquels le boulanger façonne sa pâte. S'obstiner à déclarer le pain insalubre, aigre et mal cuit, sous prétexte qu'en tout pays et en tout temps on ne lui donne pas exactement les mêmes formes, c'est tout simplement de l'enfantillage. Pour qu'il puisse être question parmi nous d'un réveil de la vie théologique, il faut que tous ceux qui croient d'une foi de bon aloi reviennent enfin d'une terreur panique qui n'a duré que trop longtemps au détriment de tous. Au lieu de compromettre le peu de foi qui nous reste en la rattachant à des lambeaux de système qui la paralysent, osons reconnaître que les systèmes humains du passé ont fait leur temps et travaillons courageusement à l'élaboration d'une conception nouvelle.

En attendant qu'on en vienne là, nous ne savons trop ce que pourraient faire à eux seuls les quelques représentants d'une théologie indépendante. Aussi avons-nous de la peine à comprendre ce que veut dire M. Vernes quand il écrit cette phrase : « Au point de vue théologique, il est très facile de lui faire son procès. » Comment sera-t-elle donc motivée, cette sentence si facile à porter? Nous n'avons pas réussi, mais à qui la faute? Mieux que personne nous savons ce qui nous manque ; toutefois à nos nombreux méfaits nul n'ajoutera celui d'avoir échoué, alors qu'on a été trop distrait, je ne dis pas pour nous suivre, mais même pour nous écouter et nous entendre [1]. Le crime des représentants de la théologie indé-

[1] Ainsi nous avons eu l'occasion de citer soit le remarquable rapport fait au synode de l'église nationale vaudoise par les professeurs de la faculté de théologie de Lausanne, soit le discours d'inauguration de M. le professeur Dandiran, qui ont donné en quelque sorte une existence officielle à la théologie indépendante dans le canton de Vaud. Eh bien! tout cela a été complétement ignoré par les divers organes de la publicité en France. Au soin que tel journal prenait de renvoyer la balle à son confrère, sous prétexte qu'il ne faisait pas lui-même de théologie, on voyait qu'ils craignaient tous de violer les règles de la stratégie en tenant compte de combattants hors cadre. En théologie comme en tout le reste, les Français, pour ne pas être ébranlés dans le précieux sentiment qu'il ne se

pendante est en effet impardonnable : ouvrant impartialement les bras aux hommes de toutes les écoles et de tous les partis, ils ont, au milieu de la plus complète indifférence du public, persisté à s'occuper d'études désintéressées, alors que ceux qui auraient dû leur prêter un concours actif attendaient de voir comment ils s'en tireraient abandonnés à eux-mêmes ! Voyez comme les esprits sont différemment faits ! Nous serons imprudent jusqu'au bout ; il nous semble qu'on devrait nous savoir quelque gré d'avoir persévéré si longtemps déjà dans une œuvre particulièrement ingrate et désintéressée. Nous ne réussissons pas à comprendre qu'il faille précisément un tempérament de sceptique et d'incrédule pour défendre ce qu'on estime être la vérité, sans rechercher ni la faveur ni l'appui des divers partis qui disposent de la puissance. Si nous étions des sceptiques, des quiétistes ou des indifférents, il y a longtemps que nous aurions jeté le manche après la cognée pour attendre que la théologie nouvelle descendît un jour du ciel toute faite, pour soigner nos petites affaires comme tant d'autres et pour jouir en paix d'une réputation de piliers de l'orthodoxie et de bons chrétiens qui, à ce jeu-là, risque aujourd'hui moins que jamais d'être compromise. Loin de là, nous avons tellement foi en l'excellence de notre œuvre, nous nous croyons de tels devoirs envers elle, que nous nous ferions des scrupules de l'abandonner, aussi longtemps que l'indifférence devenue plus générale ne nous aurait pas enlevé les moyens

fait rien en dehors d'eux, seraient-ils décidés à ignorer tout ce qui se passe ailleurs ? On ne se rappelle qu'il existe une Suisse française que quand il s'agit de collecter pour une entreprise quelconque. Les collecteurs accourent alors du septentrion et du midi, de l'ouest comme de l'est, et cela en nombre suffisant pour se rencontrer deux ou trois le même mois, parfois la même semaine, sinon toujours dans la même ville, en tout cas dans un district inférieur en étendue à un département français. Nous n'avons aucune raison de supposer que la Suisse se montre à l'avenir moins généreuse de son or que par le passé. Mais peut-être conviendrait-il que par bon goût, à défaut de reconnaissance, ceux qui trouvent commode de transformer ce pays privilégié en grenier d'abondance voulussent bien faire un peu moins abstraction de la vie religieuse dont il est le théâtre ?

de vivre. Contraints de disparaître nous ne cesserions pas pour cela de croire en notre cause. Nous ne savons si l'histoire nous condamnera, mais en tout cas un jury plus impartial que celui du moment ne pourra guère manquer de découvrir des circonstances atténuantes, et il n'aura que l'embarras du choix pour trouver d'autres coupables.

« — Je m'y attendais ; vous voilà de retour à vos vieux errements, » nous dit un ami en nous poussant rudement du coude. Vous avez débuté par nous annoncer de bonnes nouvelles et avant de finir vous retombez dans ce ton, non pas découragé, mais résigné, qui vous est familier. Faut-il vous rappeler que pour réussir il convient de croire soi-même le tout premier au succès ? Renoncez donc une bonne fois pour toutes au concours de ceux qui ne savent admirer que les grandeurs charnelles ; contentez-vous du suffrage des hommes qui ont l'œil ouvert pour contempler les grandeurs intellectuelles et entrevoir celles de la sagesse. Envisagée de ce point de vue-là, votre entreprise me paraît offrir quelques côtés intéressants. Et d'abord il est extrêmement curieux de voir de qui se compose ce petit groupe que vous vous plaisez à désigner comme les théologiens indépendants. Les uns sont vieux, ceux-ci sont jeunes ; les nationalités auxquelles vous appartenez sont fort différentes ; celui-ci a couru le monde et a un développement un peu cosmopolite, tel autre n'a jamais posé ses tentes d'une manière un peu permanente loin des rives du Léman ; les uns sont dissidents, les autres sont nationaux ; élevés dans des milieux fort divers, vous avez subi, les uns l'influence de l'ancien Réveil, tandis que les autres se sont formés au moment où il commençait à n'avoir déjà plus de prise sur les jeunes générations. Les directeurs de votre *Revue* ne sont-ils pas sortis de deux facultés dont la rivalité fut jadis célèbre ? Tandis que l'un suivait des cours dans une des places fortes du rationalisme le plus vulgaire et le moins scientifique, l'autre n'était-il pas assis dans la même ville sur les bancs d'une école expressément fondée pour le maintien de la saine doctrine, et tout aussi brouillée avec la science que sa rivale ? Rien n'y a fait : le régime de la liberté absolue n'a pas mieux réussi que

celui de la serre chaude : en dépit de différences sensibles d'esprit et de caractère, vous voilà bel et bien attelés l'un et l'autre au char de la théologie indépendante ! Le fait que partis de tous les points de l'horizon vous êtes, par des chemins à tant d'égards différents, arrivés au même résultat, ne me paraît pas insignifiant. Sans prétendre réclamer pour notre modeste capitale les prérogatives d'une Athènes, vous ne représentez pas trop mal les préoccupations nouvelles qui se font jour dans les rangs les plus divers de notre protestantisme français. Ce n'est pas tout : c'est vous-même qui nous le rappeliez dernièrement, l'Amérique s'est mise en route pour nous devancer bientôt ; l'Angleterre formaliste et conservatrice marche déjà au premier rang. Que voulez-vous de plus ? De toutes parts et en tout pays la crise de l'église et du christianisme arrache des soupirs inconscients, vers une théologie indépendante, à des hommes de foi bien décidés à ne rien sacrifier de l'Evangile éternel, tout en usant à l'égard des enseignements des hommes de cette liberté qu'il a lui-même pratiquée. Et comme si tout cela ne suffisait pas, voilà qu'il vous arrive un renfort inespéré ; au moment où on avait le moins le droit de s'y attendre, une voix réfléchie, modératrice, quoique jeune, surgit du sein de ce parti libéral qui semblait courir infailliblement aux abîmes, depuis que les esprits religieux et sérieux, se renfermant dans le silence, laissaient la parole aux personnalités ferrailleuses et frivoles qui le compromettaient. Les représentants de la théologie indépendante auraient vraiment quelque droit de se demander :

D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?

Tenez, s'il était permis d'exprimer des vérités très sérieuses dans un style familier qui jurera avec vos austères méditations, je dirais : Que le parti libéral ait seulement le courage de couper cette queue qui lui a déjà fait tant de mal, incontinent le parti orthodoxe laissera choir la sienne, déjà singulièrement atrophiée. Plus heureux que nos hommes politiques, vous aurez alors cette précieuse conjonction des centres sans laquelle, — je

n'ai jamais cessé de le dire, — le réveil des études théologiques ne peut avoir lieu parmi nous. Comme dit Horace, je crois, chez vous *la caque sent toujours le hareng;* vous ne savez pas vous départir à propos d'une certaine tournure d'esprit trop exclusivement critique que vous avez contractée dans votre position. Si on voulait toujours voir les difficultés et les côtés fâcheux des choses, on ne ferait jamais rien. Ayez enfin du courage et de l'énergie; encore un bon coup de gouvernail, et le navire, franchissant la barre, dira adieu à la région des récifs et des écueils pour voguer en pleine mer, toutes voiles dehors.

A ces objurgations, où la bienveillance le dispute à la rudesse, il ne pouvait être question que de répondre en souriant : Vous êtes donc bien sûr que le parti libéral va se convertir à la douzième heure, sous le coup de la sentence capitale, alors que la hache est déjà levée contre lui? Vous n'admettez pas que le sentiment de la solidarité puisse isoler les voix importunes qui viennent provoquer un malencontreux examen de conscience, alors qu'il s'agit de se préparer à la dernière bataille, en retrempant ses forces dans le sentiment inébranlable de son bon droit? N'avez-vous pas déjà remarqué que bien loin d'être salué comme un sauveur, un réformateur, M. Maurice Vernes est désavoué comme un transfuge, un traître abandonnant ses amis à l'heure du péril? Comprenez-vous que des hommes dont le libre examen est l'unique principe, aient tant de peine à admettre qu'on puisse avoir des raisons avouables pour changer de convictions? Chez nous, pas plus que dans le catholicisme, les partis ne trouvent jamais le moment favorable pour se modifier. Il ne saurait en être question dans les jours paisibles, — il faudrait pour cela troubler le calme dont on jouit; — on y songe encore moins dans les heures de crise, alors qu'on se trouve en face de l'ennemi : comme le disait Lincoln à l'occasion de sa seconde élection, ce n'est pas quand le char va traverser un ruisseau qu'on peut changer d'attelage. J'avoue pourtant que la brochure de M. Maurice Vernes a porté coup : il a eu le mérite de se faire incriminer de scepticisme : j'ignorais jusqu'à présent que ce vocable fût si mal porté dans les rangs du libéralisme. Ensuite ne remarquez-vous pas que personne

ne s'arrête à la partie essentielle, permanente de la brochure, aux principes théologiques, tandis qu'on se jette avec avidité sur la seconde qui traite de l'imbroglio ecclésiastique du moment? C'est à tel point qu'aucun journal orthodoxe n'a su voir qu'en substituant au libre examen une profession de foi, si maigre soit-elle, M. Maurice Vernes propose une révolution radicale dans le sein du parti. Estimez-vous que des gens qui pendant trente ans se sont mis au régime du libre examen, — même ceux qui avaient mieux, — vont tout à coup abjurer leur hydrophobie à l'endroit de toute profession de foi positive[1] et cela en se donnant l'air d'agir par peur du schisme qui, on le leur a assez dit, aurait pour effet de les anéantir? Les qualités et les défauts du parti libéral ne s'unissent-ils pas pour vous empêcher d'entretenir de trop grandes espérances? Etez-vous bien sûr qu'au moment suprême, comme cela se pratique depuis tant d'années, on n'aura pas, de part et d'autre, recours aux ressources de la stratégie dans laquelle les deux partis

[1] Nous serions heureux de pouvoir ajouter que le parti libéral commence aussi à fléchir au sujet de son erreur capitale, la prétention à être purement et simplement des gens qui examinent. Pourrait-on le conclure de la déclaration suivante de M. Pécaut, dans la *Renaissance*, au sujet de la brochure de M. Maurice Vernes? « J'admets, écrit M. Pécaut, que *les professions de foi sont utiles, nécessaires.* » M. le professeur Munier de Genève a eu le courage de faire la même confession peu de temps avant sa mort, lui le vieux champion du libre examen. « Je trouverais tout naturel, par exemple, ajoute M. Pécaut, qu'il fût prescrit aux pasteurs de ne point *attaquer* dans leurs *sermons, dans le culte public*, les croyances retenues encore par la majorité. » Si l'on s'était avisé à temps de cette sage mesure les partis n'en seraient point au degré d'exaspération qui risque de rendre le schisme inévitable. Au lieu de cela, qu'avons-nous vu? Tout en criant bien haut, de part et d'autre, qu'ils sont nationaux, multitudinistes, antischismatiques, depuis quelques années orthodoxes et libéraux s'évertuent à qui mieux mieux à rendre l'établissement officiel impossible. Le parti libéral a pour sa bonne part contribué à aigrir les esprits en devenant le point de ralliement de tous les adversaires d'une religion positive. Peu importe que sa profession de foi soit chrétienne ou déiste, qu'il se décide enfin à en avoir une, sous peine de ne plus compter comme parti religieux. Ce n'est qu'à cette condition qu'il pourra reconquérir la sympathie d'adversaires qui ne demandent pas mieux que de proclamer la légitimité de la mission qu'il doit remplir. S'il veut contribuer

s'accordent à mettre une confiance sans limites? Ai-je besoin de vous rappeler ce qui risque de nous arriver à nous autres, pauvres rêveurs, qui nous obstinons à faire de la science au milieu d'adversaires très animés qui s'étudient à ne pas réfléchir, à ne rien apprendre, afin d'avoir d'autant plus les coudées franches pour l'action?

Rassurez-vous, dis-je à mon ami qui n'y tenait plus. Notre rôle doit être accepté tout comme un autre alors qu'il est imposé par le devoir et par les circonstances. Nous n'abandonnerons pas notre poste de sentinelles perdues, aussi longtemps que nous n'en serons pas relevés par des circonstances indépendantes de notre volonté. « Ne nous y trompons pas, dit M. Vernes, au développement inouï des sciences et du bien-être qui a caractérisé les trois premiers quarts de ce siècle succédera, — cela ne saurait beaucoup tarder, — un grand réveil religieux. Heureux ceux qui seront prêts alors et sauront parler aux âmes une langue qu'elles comprennent ! » Nous ne

à réconcilier le siècle et le christianisme, qu'il n'abandonne pas son client pour passer à l'ennemi.

Faut-il attribuer aussi à l'effet produit par la brochure de M. Vernes la prudente retraite du journal genevois qui a retiré d'assez mauvaise grâce cette profession de foi qui demeurera célèbre? A l'entendre, il avait en vue non le parti libéral religieux et ecclésiastique, non l'espèce, mais le genre, le grand parti libéral en général, tel qu'il se montre en Suisse, en France, en Allemagne, en Amérique. Nous ignorions que les libéraux du bout de notre lac eussent une si vaste paroisse; mais c'est toujours la même histoire; dans l'ivresse du triomphe on annexe sans sourciller le reste du monde à Genève. Au lieu de prétendre couvrir sa retraite en se mettant en contradiction avec l'évidence, il aurait été plus simple de reconnaître la grosse étourderie qu'on avait commise et de renier un enfant terrible. Comment se fait-il donc que des hommes exclusivement voués au soin d'examiner aient tant de peine à confesser qu'ils ont changé d'avis? Serait-ce peut-être que l'on examine fort peu, trouvant plus commode de pratiquer les méthodes des autoritaires que l'on combat?

Pour en revenir à M. Vernes, tout cela doit l'encourager et lui montrer qu'il a rencontré juste. On le dénonce, on l'injurie, mais enfin on l'écoute ; c'est là de beaucoup l'essentiel; il serait bien difficile s'il était mécontent. On n'est utile aux hommes qu'en les aimant assez pour oser les contrarier et leur dire leurs vérités, au risque de leur arracher des cris d'aigle.

cesserons de poursuivre ce but sans interroger trop anxieusement les signes du temps, en nous demandant s'il n'est pas déjà trop tard pour que nous puissions être témoins de ces jours meilleurs. Nous serions trop heureux s'il nous était donné, malgré notre faiblesse, de contribuer tant soit peu à préparer quelques esprits vigoureux et courageux en vue de la grande lutte. Enfants légitimes du Réveil, nous ne faillirons pas à la tâche ingrate entre toutes, de le défendre contre lui-même. Nous travaillerons à transformer la théologie en vue de sauver la religion singulièrement compromise par ceux qui se piquent d'être les représentants exclusifs du Réveil, tandis qu'ils ne savent qu'en exagérer les côtés faibles et les travers. Il doit y avoir çà et là, perdus dans les divers partis, des hommes qui savent contempler la position de ces hauteurs-là. Aucun recueil périodique ne saurait vivre exclusivement de lecteurs et de collaborateurs; qu'ils nous continuent, qu'ils nous accordent leur concours. C'est là l'unique moyen de nous compléter et de nous corriger de nos défauts. En effet, comme par le passé, notre *Revue* demeure ouverte à toute étude sérieuse, sans distinction d'écoles ni de partis.

J.-F. Astié.